

LE 18^e DU MOIS

JOURNAL ASSOCIATIF D'INFORMATIONS LOCALES - PARAÎT AU DÉBUT DE CHAQUE MOIS
N° 210 - NOVEMBRE 2013 - 2,30 EUROS

**Rythmes scolaires :
ce qui marche
et ce qui cloche
dans le 18^e** (Pages 2 et 3)

NOS ASSOCIATIONS EN DANGER

Sport, culture, action sociale, le plan d'austérité et le système des appels d'offre les touchent de plein fouet.

(Pages 6 et 7)

Danielle Fournier :
non au cumul
des mandats! (Page 4)

**La pénurie
de médecins va
empirer dans le 18^e**
(Page 5)

**Salle de « shoot »,
ouverture compromise**
(Page 8)

**Le jardin d'Alice
ferme le 29 novembre**
(Page 11)

**Simplon : Handi-
actions a 40 ans**
(Page 12)

**Au club Georgette-
Agutte, on danse
et on crée** (Page 13)

**Histoire : la presse
dans le 18^e, de 1914
à nos jours**
(Pages 16 et 17)

**Le bulletin d'abonnement
est en page 14**

Khatchik, l'autre lycéen expulsé (Page 11)



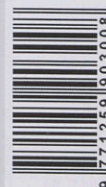
Khatchik Khachatryan était scolarisé au lycée Camille Jenatzy dans le 18^e.

L'Institut des cultures d'islam ouvre ce mois-ci (Page 8)

**Portes ouvertes D'Anvers aux Abbesses,
du 15 au 17 novembre** (Page 17)

Les secrets du jardin Saint-Vincent (Page 23)

Christian Adnin



Dr. J. 20 86713

LA RÉFORME DES RYTHMES SCOLAIRES DANS LE 18^e: CE QUI MARCHE ET CE QUI CLOCHE

(Dossier réalisé par Stéphane Bardin et Marie-Odile Fargier)

Semaine de quatre jours et demi, activités périscolaires : une réforme très controversée qui fait pourtant des heureux

La polémique dure depuis le printemps. La plupart des syndicats d'enseignants d'un côté, l'UMP de l'autre, qui n'ont pourtant pas pour habitude de cheminer de concert, sont vent debout contre la réforme des rythmes scolaires. Les premiers réclament l'abrogation du décret d'application de la nouvelle loi, ou au moins sa réécriture. La seconde bat la campagne... municipale, notamment dans le 18^e, à grand renfort de distributions de tracts aux accents dramatiques contre une expé-

rience dont les enfants seraient les cobayes. Sur le papier, c'est pourtant une belle et généreuse réforme. D'une part parce qu'elle doit alléger la journée de travail des écoliers français, l'une des plus lourdes d'Europe. D'autre part parce qu'elle s'engage à proposer gratuitement à tous les enfants des activités culturelles et/ou sportives, qui sont aujourd'hui le privilège des rejetons de familles socialement et culturellement favorisées. Seulement voilà, la mise en place des nouveaux

rythmes à la rentrée ne s'est pas très bien passée. Normal disent les uns : il faut toujours du temps pour rôder des changements importants. Inadmissible répliquent les autres si les nouveaux rythmes ont des effets pires que les anciens. *Le 18^e du Mois* s'est rendu dans plusieurs écoles de l'arrondissement. Les impressions divergent. Côté profs, inquiétude et malaise. Côté parents, on note quelques difficultés mais les enfants sont plutôt contents. ■

Des enseignants très soucieux

Telle qu'elle se met en place aujourd'hui, la réforme menace la qualité de l'enseignement ». A la maternelle des Amiraux, les critiques tombent en avalanche dans la salle des profs : enfants déstabilisés, enseignants découragés, problèmes d'hygiène et de sécurité... « La classe ne finit jamais à la même heure deux jours de suite. J'ai une classe de petits et de moyens ensemble. Le mardi et le vendredi, je quitte les petits à 11 h 30 car, après le déjeuner, ils font la sieste, les moyens à 15 h. Ils ne savent pas qui ils vont retrouver car certains animateurs ont changé, donc je ne peux même pas leur expliquer qui va venir. Ils sont inquiets, certains pleurent. » Une autre explique : « Les animateurs sont très ponctuels, font de leur mieux, mais ils ne sont pas tous formés à s'occuper des petits : les lacets, les doudous, enfiler les manteaux, il faut respecter ces habitudes pour que les enfants soient rassurés ».

« Lancer cette réforme sans prendre le temps de bien l'organiser, c'est nous mettre tous en difficulté » ajoute une troisième. « Les animateurs attendent toujours leur mallette d'activités : Ils manquent de locaux et de matériels. Résultats : ils utilisent nos classes et notre matériel, dérangent tables et chaises ; ils étalent partout les peintures encore humides faites par les enfants. Nous devons tout remettre en



En route, gilets fluos fièrement arborés, pour un atelier artistique.

place, mais surtout les enfants n'ont plus de repères quand, dans le même lieu avec le même matériel, ils doivent suivre deux types de consignes ».

L'hygiène et la sécurité

Les ASEM, ces dames qui aident les maîtresses et entretiennent les classes,

sont déstabilisées aussi. On leur demande de prendre seules en charge des groupes d'enfants. Des agents techniques viennent faire le ménage, mais ils sont moins méticuleux qu'elles : « On leur tend de petits pièges. On laisse une tâche, un mouton de pous-sière... et souvent on les retrouve après leur passage ».

Mais ce qui préoccupe le plus, c'est la sécurité des enfants : « Pas facile le travail du concierge. Dans de grosses écoles comme à Championnet, une soixantaine d'adultes interviennent. Comment vérifier qu'on ne laisse pas entrer quelqu'un de non autorisé ? Pour le Mont-Cenis, seulement trois animateurs sur les quatorze nécessaires étaient là en juin : les onze autres sont arrivés à la rentrée. Et parmi ceux que l'on commençait à connaître, plusieurs ont déjà été remplacés pour pouvoir partir en formation ».

Emmeline, représentante du SNUIP pour les maternelles à Paris conclut : « Ce qu'il faut, c'est poser globalement la question des programmes, de la formation, des aides aux élèves en difficulté. Le reste est superficiel. » ■

Activités : de tout un peu

Parcourir le détail des activités proposées école par école dans le 18^e, c'est une véritable liste à la Prévert qui défile. Sport, expression corporelle, arts plastiques, arts du spectacle, sciences, jeux de société, musique, danse, langue étrangère et ouverture sur d'autres

cultures, cuisine, jardinage, journalisme... On trouve aussi des activités très ambitieuses telles que la création de maquettes d'architecture, santé et développement durable, cinéma et philosophie, stylisme, couture et tissage, paysage en volume, création d'instruments à partir d'éléments de la nature, atelier radiophonique, slam !

Un programme plus qu'alléchant... sur le papier. Mais que restera-t-il aux enfants une fois ces courtes sessions terminées, la plupart changeront d'atelier en cours d'année. Peut-on apprendre le violon ou la mandoline en trois mois ? De même pour l'espagnol ou l'anglais à raison d'une heure par semaine ? ■

Les parents sont partagés, les enfants intéressés

À l'école primaire rue de Clignancourt, « Valeyre est plutôt content, il a pu choisir les ateliers qui l'intéressaient même s'il a failli ne pas avoir de place », explique son père Jean-Baptiste. « Il était emballé par le programme, surtout par l'éducation à l'image, bien qu'il ne fasse pas la différence avec les ateliers bleus. Il est vrai qu'en règle générale, il aime aller à l'école ». Même son de cloche pour Catherine, maman de Rose en CM2, également à Clignancourt : « Rose est ravie. Elle a pris parcours Sciences de la Terre et ça l'intéresse beaucoup. Le jour où ils ont fait de la lave, elle en a refait chez nous pour nous montrer et en a mis partout dans la maison ! » Pareil pour Gaspar en CE2. « Il a pris magie, une activité qu'il adorait déjà avant », raconte Julie, sa maman. Le choix est plus limité en maternelle, en particulier côté sport, souligne-t-on aux Amiraux : la plupart des clubs n'accueillent les enfants qu'à partir de 5 ou 6 ans.

Les parents reconnaissent que le succès des ateliers tient à la qualité des animateurs et au travail préparatoire des centres de loisirs ainsi que le résume Cécile, représentante des parents à l'école Lepic : « La mise en place des ateliers s'est passée dans de très bonnes conditions dès le jour de la

rentrée, et ce, grâce à l'excellente implication de la directrice du centre de loisirs ». Reste que sur l'allègement des rythmes, raison d'être de la réforme, le constat est sans appel : les enfants sont déjà très fatigués.

Des mercredis surchargés

« Le mercredi c'est crevant et violent. Entre l'école le matin et leurs autres activités regroupées l'après midi, mes enfants ont maintenant pour cette journée un agenda de ministre », se plaint Angela. « Je regrette cette pause de la mi-semaine. Le samedi matin travaillé était selon moi plus facile ». Les filles d'Arnaud, Nawel et Inès, se désolent : « le mercredi matin était le seul jour où elles avaient le droit de regarder la télévision ». Les enfants donc tirent la langue car même si les rythmes au quotidien sont allégés, le nombre d'heures de cours est le même. En revanche, l'organisation des activités culturelles extrascolaires comme le sport ou la musique devient très compliquée. Difficile donc de trouver le temps de se reposer.

Toutefois, plusieurs enfants trouvent les nouveaux rythmes plus tranquilles, mais les parents restent inquiets de la fatigue déjà marquée de leurs enfants deux mois après la ren-

trée. « Mon fils a plus de facilité à se lever le matin et il trouve les rythmes plus réguliers, mais comment cela va-t-il tourner lorsque arrivera l'hiver et qu'il y aura moins de lumière », s'interroge Sylvie à l'école Clignancourt.

Derrière les murs

Beaucoup de parents sont ouverts à l'introduction d'ateliers dans le cadre scolaire. Mais personne ne sait et ne comprend trop ce qui se passe derrière les murs de l'école, ni comment les ateliers se déroulent. « Je ne connais pas les animateurs qui s'occupent de mes enfants » est un regret unanime. Alors que le souci des personnels enseignants et des directions d'écoles est de permettre aux parents de mettre des visages sur des noms, la précipitation avec laquelle la réforme a été mise en place a brouillé les cartes. Une confusion renforcée par le télescopage avec les autres activités périscolaires comme les ateliers bleus, d'origine plus ancienne, mais qui, eux, ont toujours lieu après 16 h 30. Sont ainsi mis bout à bout, ateliers ARE, ateliers bleus et parfois étude jusqu'à 18 h. « Finalement », résume Sylvie, « ça ne change pas grand-chose en termes d'horaires ».

Découvrir la musique et la danse



© Davide Del Giudice

Caisse claire, tom ou cymbales ?

Is sont arrivés tout joyeux, en rang par deux se tenant par la main. Avec leurs gilets jaune fluo siglés Mairie de Paris sur le dos, bien visibles sur le trajet entre l'école et l'atelier. Car le mardi, c'est éveil musical à l'atelier des Trois Tambours. Aujourd'hui on découvre la batterie. Julie montre et nomme chaque pièce, et puis le grand moment arrive.

Chacun à tour de rôle va venir jouer sur l'instrument pendant que les autres dessinent une batterie. Ça com-

mence par une petite discussion en tête à tête avec Julie qui s'assure que le musicien en herbe a bien repéré les cymbales, la grosse caisse, la caisse claire, les trois toms et leurs sonorités différentes. Puis elle s'esquive pour laisser l'enfant improviser à sa guise. Jeanne hésite, donne quelques coups de baguettes nonchalants et retourne à son dessin. Mais Grég se lance à fond, un sourire radieux illuminant son visage. « Aujourd'hui j'ai très bien joué, tu m'as écouté », proclame-t-il

fièrement en rejoignant ses copains.

Pour la suite, Elsa a préparé une surprise : une partition ! Aux petits qui ne savent pas encore lire, elle s'efforce d'expliquer comment s'écrit la musique avec les petites notes noires posées sur et entre les cinq lignes. Un joli dessin animé arrive à point nommé pour mettre en image ses explications. On rit beaucoup. Puis on récapitule tous ensemble les découvertes de ces quelques semaines : le piano, la guitare, la harpe, le tuba, la batterie... Chacun y va de son petit commentaire, sauf Abdou qui s'est endormi sur le tapis.

Vendredi prochain, les mêmes retourneront s'initier à la danse contemporaine avec Madou dans une salle de l'école. Sur un rythme à huit temps, il faut retrouver les enchaînements travaillés les semaines précédentes. Poings sur les hanches, on balance d'un pied sur l'autre, puis on court en cercle en agitant les bras

Le 18^e du mois est un journal d'information sur le 18^e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18^e du mois.

76, rue Marcadet, 75018 Paris.
Tél. : 01 42 59 34 10.

18dumois@gmail.com

twitter : @le18edumois

● **L'équipe de rédaction** (entièrement bénévole) : Mary Adams, Annick Amar, Lilaafa Amouzou, Stéphane Bardinnet, Anne Bayley, Fabrice Benoist, Chantal Bizzini, Edith Canestrier, Virginie Chardin, Djimmy Chatelain, Tessa Chéry, Michel Cyprien, Claire Dalla-Torre, Paul Dehédin, Florence Delahaye, Davide Del Giudice, Dominique Delpirou, Sophie Djouder, Anne Farago, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Jacqueline Gambelin, Gérard Gaudin, Michel Germain, Philippe Gitton, Angela Gosmann, Fouad Houiche, Annie Katz, Mathieu Le Floch, Bruno Lemesle, Daniel Maunoury, Céline Mouzin, Thierry Nectoux, Patrick Pinter, Claude Polak, Rose Pynson, Sabadel, Camille Sarrot, Robert Sebbag, Pierrick Yvon.

● **Rédaction en chef** : Marie-Pierre Larrivé. ● **Maquette** : Nadia Djabali.

● **Bureau de l'association** : Noël Bouttier, président, Mathieu Le Floch, vice-président, Christian Adnin, trésorier, Günter Klode, trésorier-adjoint, Martine Souloumiac, secrétaire, Camille Sarrot, secrétaire-adjointe. ● **Directeur de la publication** : Christian Adnin. ● **Fondateurs** : Noël Monier, Jean-Yves Rognant.

Le bulletin d'abonnement est en page 14.

Les petites annonces et le courrier en page 22.

comme des ailes, etc. Une petite fille boude, un garçon chahute : difficile de coordonner seul tout le petit groupe agité par une semaine entière de classe. Mais Madou ne lâche pas l'affaire, recadre, encourage, explique. La récompense : quand tous les mouvements sont au point, on met la musique et les petits danseurs enchaînent toute la chorégraphie. ■

Tous les enfants ont droit à la même chance

URGENT

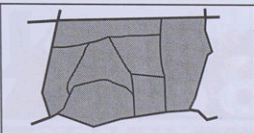
Devenez bénévole !

Entraide Scolaire Amicale

Aidez 1 enfant, 1 fois par semaine à son domicile

01 42 23 06 91

Association reconnue d'utilité publique
www.entraidescolaireamicale.org



Entretien avec **Danielle Fournier** (élue Europe Écologie-Les Verts à la mairie du 18e)

« Le cumul des mandats est une raison importante de la crise de la démocratie »

Danielle Fournier ne se représentera pas aux élections municipales de 2014. Dès 2008, l'élue écologiste l'avait annoncé et elle a tenu parole. Croyant en la vertu de l'exemple, elle est convaincue qu'il faut renouveler le personnel politique pour lutter contre la crise de la représentation que connaît aujourd'hui notre démocratie.

© Christian Adnin

Le 18e du Mois: Bertrand Delanoë a récemment expliqué sur France Inter qu'il était contre le cumul des mandats dans le temps. Partagez-vous la même position ?

Danielle Fournier: Je trouve cela très bien. Mais je suis dans une position plus radicale que lui, parce qu'au-delà de ses deux mandats de maire, sa première élection au Conseil de Paris date de 1977. Il a ensuite été député en 1981 et sénateur en 1995.

Je suis sur la position du mandat unique et de non-cumul des mandats internes et externes à un mouvement politique. C'est-à-dire qu'une personne ne peut pas avoir un mandat dans un mouvement politique et un mandat électif. Je pense que nous sommes suffisamment nombreux en France pour répartir les différentes fonctions. Deux mandats dans le temps me paraissent suffisants. Un élu peut très bien faire une pause, et peut-être cinq ou dix ans après, si vraiment il est aussi indispensable que cela, représenter sa candidature. C'est la condition *sine qua non* pour crédibiliser le travail des élus.

Je ne sais pas comment font ceux qui ont plusieurs mandats. Si j'étais député, j'y passerais mes journées, et mes nuits aussi, puisqu'ils votent la nuit. Pourquoi, y a-t-il si peu de monde à l'Assemblée nationale ? Parce que les députés font autre chose. Ils sont dans leur circonscription où ils en profitent aussi pour être maire. Maire du 18e, cela me semble aussi un mandat complet. Surtout si on veut ne pas s'interdire d'avoir une activité professionnelle et une vraie vie de famille à côté.

Et au Conseil de Paris, ça se passe comment ?

Le Conseil de Paris se réunit le lundi et le mardi. Le lundi matin, tout le monde est là. Parce que les élus écologistes ont fait voter une modification du règlement intérieur qui module le montant des indemnités en fonction de la présence. Évidemment, nous ne sommes pas à l'école, les feuilles de présence ne sont pas présentées toutes les heures. Les conseillers de Paris signent le lundi matin, et en début d'après-midi lors de la réunion du conseil général. Mais le mardi à 11 h et, c'est pire à 17 h, il ne reste plus grand monde.

Cet absentéisme est très grave, parce qu'il discrédite la classe politique dans son ensemble. Les électeurs ne se sentent plus représentés. Je ne vais pas dire qu'ils ont raison mais ils ont des raisons. Et le cumul des mandats en est une importante. La population a l'impression que les élus se battent pour obtenir un pouvoir et des rémunérations et qu'une fois qu'ils les obtiennent, ils n'en bougent plus. C'est terrible.

Pourtant, nombreux sont ceux qui pensent que la



connaissance des dossiers et l'efficacité politique nécessitent d'exercer plusieurs législatures.

L'efficacité se mesure à la connaissance des dossiers mais aussi à la façon de les porter. J'étais plus audacieuse au début de mon premier mandat. C'est bien de commencer en étant un peu naïf, cela bouscule les habitudes. Il y a dix ans, j'ai demandé à Daniel Vaillant des choses qui l'ont complètement ahuri parce que ce n'était pas dans les usages.

Il ne s'agit pas de connaître tout sur tout mais de faire avancer quatre ou cinq dossiers. Et ce n'est pas en alignant quatre mandats d'affilée que les dossiers avanceront plus vite. Si en cinq ans de mandat municipal on n'a pas réussi à faire avancer un dossier, c'est qu'il y a un problème qui n'est pas de notre ressort.

L'efficacité est dans l'intervention d'une diversité de personnes, des femmes, des jeunes. Mais

je ne fais pas dans le « jeunisme », cela peut-être des débutants en politique qui ne sont pas forcément des jeunes.

On dit souvent que les jeunes ne sont pas efficaces. Ils manquent peut-être d'expérience, mais ils amènent énormément d'énergie et en politique, c'est primordial.

La question de la rémunération intervient-elle sur les raisons du cumul ?

La principale raison du cumul est le goût du pouvoir, mais il y a également l'accumulation des rémunérations. L'indemnité sert à compenser la réduction de l'activité professionnelle lorsque quelqu'un devient élu. Il y a également les jetons de présence aux conseils d'administration des sociétés d'économie mixte. La répartition de ces sièges est d'ailleurs l'objet de tractations entre les mouvements politiques. Au Conseil de Paris, les élus ne peuvent pas percevoir au-delà de 5 000 € par mois. Mais 5 000 €, c'est déjà pas mal. Si on revalorisait les indemnités des élus d'arrondissement qui perçoivent 1 300 € brut, ce serait beaucoup moins la course à toujours plus de mandats.

Pensez-vous que la crise de la représentation provient également d'une forme de distribution sociale inégalitaire des mandats politiques ?

Au Conseil de Paris, les élus sont pour la plupart issus des mêmes catégories sociales et le Conseil n'est absolument pas représentatif de Paris ville cosmopolite. Or, les débats sont bien plus intéressants lorsqu'ils sont portés par des élus qui n'ont pas un usage « Science-Po » de la politique.

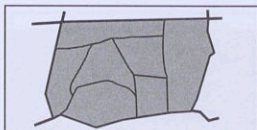
Qui détient le record de longévité au conseil de Paris ?

C'est l'élue UMP Pierre-Christian Taittinger, il a été élu au conseil municipal de Paris de 1953 à 2009. Soit 56 ans. Durant la même période, il a été sénateur de Paris pendant 26 ans. Et maire du 16e arrondissement pendant 19 ans. C'était un homme charmant, tout dévoué à la cause de l'intérêt public, mais je pense qu'il y a 1 000 autres façons d'être dévoué.

Connaissez-vous d'autres élus parisiens qui ont la même démarche que vous ?

Oui, et c'est encore une femme. Fabienne Gi-boudeaux est adjointe de Bertrand Delanoë chargée des espaces verts. Elle était photographe à l'origine, et elle retourne à la fac dans le cadre d'une validation des acquis de l'expérience. Après deux mandats dans le 20e arrondissement, elle souhaite valoriser son expérience d'élue et se reconvertir.

Propos recueillis par Nadia Djabali



Pénurie de médecins généralistes et cela risque d'empirer

Pénurie de médecins généralistes dans notre arrondissement : 134 praticiens pour plus de 200 000 habitants, soit 6,4 pour 10 000 habitants (9,7 pour 10 000 à Paris et, par exemple, 249 généralistes dans le 16e qui ne compte que 170 000 habitants). Cela risque d'ailleurs d'empirer, compte tenu de la pyramide des âges de ces médecins.

C'est pourquoi Dominique Demangel, adjointe chargée de la santé dans le 18e, a commandité une étude sur leurs pratiques actuelles et sur leur devenir ; étude réalisée, de mars à juin et dont les résultats viennent d'être publiés. Un questionnaire a été envoyé aux 134 généralistes ainsi qu'aux six pédiatres et douze gynécologues du 18e, spécialités n'exigeant pas de passer auparavant par un médecin traitant. (À remarquer le nombre infime de pédiatres dans un arrondissement comptant tant d'enfants). 84 ont répondu, soit un taux honorable de 57 %.

44 heures par semaine

Actuellement les médecins, dont la quasi-totalité est conventionnée et 77 % en secteur un (consultations à 23 €) et dont 65 % exercent en cabinets de groupe, suivent en moyenne 969 patients. Ils travaillent 44 heures par semaine en moyenne mais cela va

DOCTEUR... JE SOUFFRE
D'UN DÉSERT MÉDICAL
DANS LE 18^{EME}

DÉSHABILEZ-VOUS !!!



de 12 h seulement de consultations jusqu'à plus de 60 h et 58 % déclarent ne pouvoir faire face à toute la demande.

Plus inquiétantes encore sont les perspectives d'avenir : la moyenne d'âge de nos généralistes est de 54 ans et 31 % ont plus de 60 ans (4 % ont moins de 40 ans). Aussi, l'étude révèle-t-elle que d'ici deux ans, leur nombre, par cessation d'activité, diminuera de 8 % et, d'ici cinq ans, de 22 %. Il faudrait six nouvelles installations par an pour compenser cette

baisse. Or, le vivier est restreint et, de plus, la relève connaît des difficultés d'installations, notamment à cause du prix du foncier.

Le médecin et le gériatre

Devant cette situation, il faudrait, souligne Dominique Demangel, que la Ville s'occupe avec les bailleurs sociaux de procurer des locaux notamment de grands locaux pour les cabinets de groupe et pour les réseaux regroupant médecins et professions paramédicales. Il faudrait aussi un accompagnement à l'élaboration de leur projet économique pour lequel les nouveaux médecins ne sont pas formés.

Il faudrait également développer et augmenter le nombre des centres de santé. Actuellement, il existe un centre municipal (à l'angle des rues Léon et Marcadet), très bien équipé, mais qui fonctionne avec des vacations de médecins et ferme à 18 h 30. Il existe aussi deux centres de santé privés non lucratifs du secteur médico-social, rue Myrha et rue Saint-Luc et un pôle de santé pluridisciplinaire libéral privé assurant la permanence des soins rue Ramey. Autres pistes enfin, organiser des tandems entre généralistes et gériatres (cela s'expérimente déjà à Bretonneau) et créer des liens entre hôpitaux et médecine libérale pour favoriser les soins à domicile plutôt que l'hospitalisation.

Marie-Pierre Larrivé

Répartition par quartier des généralistes

- Quartier Moskova, Porte Montmartre, Porte de Clignancourt : 7 médecins (situation stable dans cinq ans)
- Grandes Carrières : 20 médecins (moins 46 % prévus dans cinq ans)
- Montmartre : 15 médecins (moins 56 %)
- Clignancourt : 42 médecins (moins 26 %)
- Amiraux Simplon Poissonniers : 3 médecins (moins 33 %)
- Goutte d'Or Château-Rouge : 17 médecins (moins 33 %)
- Charles-Hermite Évangile : 6 médecins (stabilité prévue)
- La Chapelle Marx-Dormoy : 20 médecins (moins 13 % prévus dans cinq ans). ■

Notre Maison des associations cible de cambriolages

Mauvaise nouvelle : la Maison des associations du 18e a été victime de cambriolages par trois fois depuis mars dernier. Bonne nouvelle : son directeur, Xavier Nater, a obtenu la pose d'un rideau métallique doublant la façade vitrée du 15 passage Ramey et d'une alarme anti-intrusions.

Il raconte : le 12 mars, des cambrioleurs se sont introduits la nuit et ont volé le grand écran plat servant d'outil de communication sur les activités de la MDA et de ses 720 associations. Ils ont aussi embarqué tout le parc informatique, soit quatorze unités centrales mais... la police les a retrouvées stockées dans les boxes à voiture de l'autre

côté du passage.

En août, pendant la fermeture d'été, il y eut intrusion et tentative d'effraction du bureau de la directrice adjointe. Enfin le 22 septembre, nouvelle intrusion sans que rien ne soit volé, mais la porte d'entrée et celle de la salle informatique ont été fracturées.

Xavier Nater déplore ces « dommages à un outil collectif utile à tous ». Il déplore également l'état dans lequel on trouve parfois les locaux après réunions et le « massacre », involontaire probablement mais... de la grosse photocopieuse du sous-sol survenu en octobre, amenant la petite du rez-de-chaussée à saturation.

MPL

SUR L'AGENDA

Nous publions dans cette rubrique des annonces de réunions, d'expositions et manifestations, communiquées par des associations ou organismes divers.

■ Conseil d'arrondissement : lundi 4 novembre (18 h 30).

■ 7 novembre : Jospin au Louxor

Une jeudi par mois, le Louxor convie une personnalité extérieure au milieu du cinéma pour animer une séance. Jeudi 7 novembre, à 14 h, c'est Lionel Jospin qui présentera le film de John Ford : *L'homme tranquille*.

■ 7 et 13 novembre : Ruche des Arts

Atelier d'écriture de la Ruche des Arts, jeudi 7 novembre (20 h) à la Maison des associations. Scène ouverte mercredi 13 novembre (19 h) au Bab'ilo. Thème : les mains.

■ 7 et 20 novembre : Conférences Vieux Montmartre

Conférence du Centre culturel du vieux Montmartre sur « la dynastie des Blanche » qui avaient leur clinique rue Norvins (Gérard de Nerval y fut soigné) Jeudi 7 novembre (19 h) salle paroissiale de Saint-Pierre. Mercredi 20 novembre (19 h) à la Fémis, 6 rue Francoeur, rencontre avec le réalisateur Claude Lelouch.

■ 10 novembre : Ciné club

Ciné club (accessible sourds et aveugles) dimanche 10 novembre (16 h) à la Maison verte, 127 rue Marcadet. Projection du *Gamin au vélo* des frères Dardenne, Grand pris de Cannes..

■ 15 à 17 novembre : Braderie Sainte-Genève

Braderie de la paroisse Sainte-Genève-des-Grandes-Carrières (174 rue Championnet) du vendredi 15 au dimanche 17 novembre.

■ 23 novembre : Brocante Saint-Paul

Brocante à l'église luthérienne Saint-Paul, 94 boulevard Barbès, samedi 23 novembre de 9 h 30 à 19 h.

■ 29 novembre : Poètes en Résonances

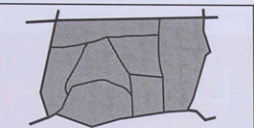
Rencontre avec René d'Obaldia et Sophie Khan, vendredi 29 novembre, 20h, 8 rue Camille-Flammarion.

■ 30 novembre : Braderie Maison verte

Braderie, samedi 30 novembre, de 10 h 30 à 16 h, à la Maison verte.

■ 30 novembre et 1er décembre : Braderie à Sainte-Hélène

Braderie de vêtements, samedi 30 novembre et dimanche 1er décembre (14 à 18 h) à la paroisse Sainte-Hélène, 6 rue Esclançon. ■



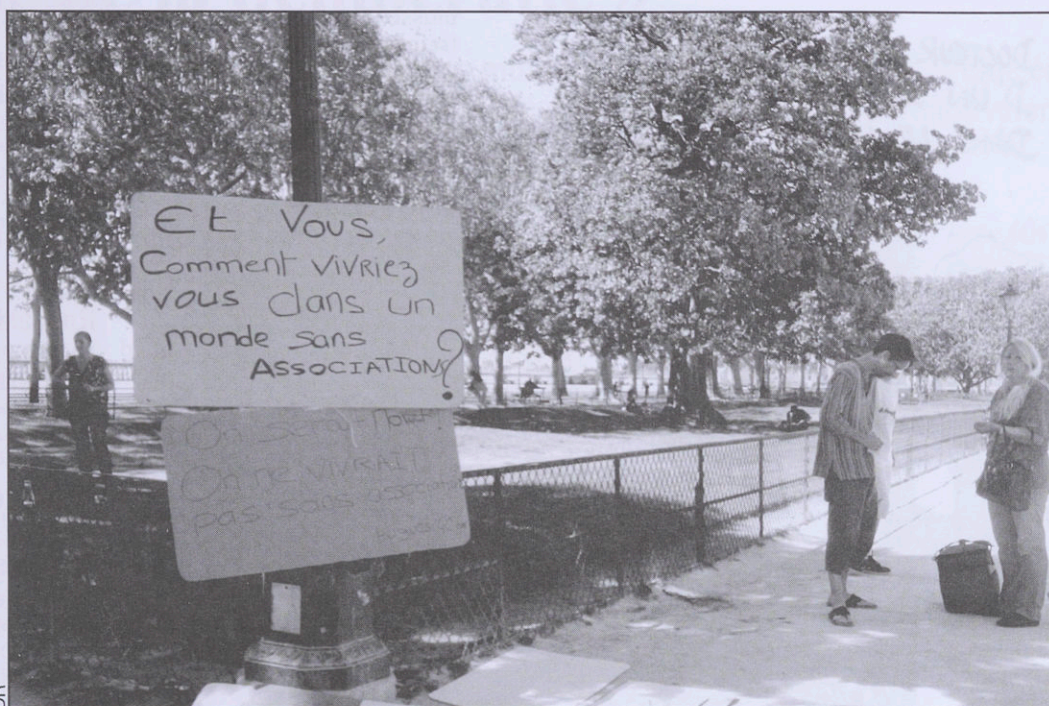
Les associations ont le blues... mais elles se mobilisent

Étranglées financièrement par le nouveau système d'appels d'offre qui ne profite qu'aux grosses structures et ne tient pas compte des projets associatifs, les associations demandent le retour aux dispositifs de subventions.

Les associations sont-elles de simples prestataires de services ? C'est la question que pose aux élus, le Collectif des associations citoyennes (CAC). En ces temps de vaches maigres budgétaires, elles craignent une diminution de leurs ressources, pire de mettre la clé sous la porte. Un Comité d'initiative et de consultation d'arrondissement (CICA) consacré aux difficultés que connaissent les associations est programmé le 26 novembre à la mairie du 18e arrondissement.

« Nous sommes dans la logique des appels d'offres où il n'y a pas de place pour les projets associatifs », déplore Pascal Nicolle, membre du collectif associations citoyennes et président de la section locale de la Ligue des droits de l'Homme (LDH). Les besoins sociaux ne sont plus définis par rapport à une situation réelle rencontrée localement mais à partir d'un cahier des charges élaboré par les financeurs. »

Le mode de relation avec les financeurs publics pose problème. « La Fédération des centres sociaux vient de signer une convention de trois ans avec la Ville de Paris, constate Bernard Massera, également membre du CAC et vice président de la Salle Saint Bruno et de l'association



Accueil Goutte d'Or. Cette convention concerne Accueil Goutte d'Or, Pajol et le centre social de la Porte Montmartre qui est en cours de création. Nous aurions souhaité un vrai dialogue au cours de l'élaboration de cette convention, des allers-retours de documents. Cette année, il n'y a pas eu de rencontre, on nous a dit "voilà le document, vous signez en bas". »

L'an dernier, quand la Ville a lancé un appel d'offres pour l'Espace jeune de la Goutte d'Or, le cahier des charges insistait sur le fait que toutes les activités développées dans cette structure soient gratuites. « Cette clause

entre complètement en contradiction avec ce que l'ensemble des associations du quartier pratique », poursuit Bernard Massera. Pour des raisons éducatives, les associations souhaitent que leurs usagers participent financièrement aux activités dans la mesure de leurs moyens. Les habitants de la Goutte d'Or se sont régulièrement rendus à des repas à thème organisés par les jeunes de l'ADCLJC pour financer un séjour. « Sur la gratuité ou non à l'Espace jeune, il n'y a pas eu de débat puisque c'était dans le cahier des charges, poursuit Bernard Massera. On se retrouve dans une situation aberrante. L'ado-

lescent qui vient à l'espace jeune consomme des activités gratuites mais s'il est inscrit au club de foot des Enfants de la Goutte D'Or on va lui demander une participation financière. » Outre la destruction d'une initiative pédagogique, c'est le projet associatif de tout un quartier qui est de ce fait déséquilibré. « En plus, pour qui passe un éducateur qui expliquait il y a un an que les jeunes devaient participer financièrement, et qui doit aujourd'hui tenir un discours différent. »

Peau de chagrin

Ce comportement n'est pas propre à la mairie de Paris, qui suit un mouvement qui déferle depuis le niveau européen jusqu'au niveau local. Dans leur grande majorité, les élus sont favorables au système des appels d'offres car ils y voient plus de transparence dans l'attribution des deniers publics. « Sauf que le contrôle et la transparence existent aussi dans le dispositif de la subvention, rétorque Bernard Massera. La grande majorité des contentieux concerne des marchés publics et non des conventions de subventions. »

Les financements se réduisent à peau de chagrin à un moment où la demande sociale explose. Aujourd'hui, il est impossible pour un sans domicile fixe de trouver une domiciliation dans le 18e, c'est-à-dire une boîte à lettre indispensable à toute démarche administrative comme l'obtention de l'aide médicale d'État. « De nombreuses structures assurent cette domiciliation mais elles sont saturées, regrette Pascal Nicolle. Si vous allez à l'association Jean Merlin sur le boulevard Ney, vous verrez une affiche indiquant qu'ils ne prennent plus de domiciliation alors que c'était leur principale fonction. »

Critères quantitatifs

À partir du moment où il n'y a plus que des relations commerciales avec les financeurs, la relation de confiance n'existe plus. Ce sont les grosses structures qui prennent les marchés, car les collectivités choisissent la plupart du temps le moins-disant et la taille de ces structures leur permet de faire des économies d'échelle. « Les relations entre usagers et éducateurs, le suivi du travail d'insertion n'est fondé que sur des critères quantita-

Le cas d'Accueil Goutte d'Or

Accueil Goutte d'Or (AGO), le centre social du quartier, connaît une situation assez représentative de ce que vivent actuellement de nombreuses associations comme le dénonce le Collectif des Associations Citoyennes. AGO a subi une baisse de 66 500 € de ses subventions en cinq ans, sur un budget de 840 000 € en 2012. Dans le même temps, l'augmentation conventionnelle des salaires a représenté plus de 13 000 €, sans compter la hausse générale du coût de la vie.

La baisse des subventions a affecté tous les postes : permanences sociales, accompagnement à la scolarité, alphabétisation, apprentissage du français, aide aux départs en vacances, sorties culturelles... alors que les actions ont continué, voire augmenté

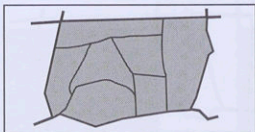
De plus, AGO a perdu en 2012 le

marché du suivi socioprofessionnel d'une centaine d'allocataires du RSA qu'il assurait depuis 1996. Depuis 2006, cette activité est soumise à un appel d'offres et jusqu'en 2011, l'association avait obtenu le marché mais n'a pas été retenue l'année suivante. « Les critères retenus ne sont pas adaptés à une association comme la nôtre dont l'efficacité vient de sa proximité du quartier et de sa connaissance proche de ses habitants. Or une des règles que l'association ignorait était d'attribuer le plus grand nombre de points aux projets qui couvraient un plus grand territoire », souligne Christine Ledésert, directrice d'AGO. Résultat le centre perd un public qui avait sa confiance et qui se retrouve soit envoyé dans une autre association, soit sans suivi, et il a dû licencier les deux personnes qui s'occupaient de cette tâche,

financée par la DASES à hauteur de 130 000 €.

Fondée en 1979, travaillant avec treize salariés et quatre-vingts bénévoles, AGO a toujours été très impliqué à la Goutte d'Or, touchant plus de 2 000 personnes sur les 22 000 du quartier, un quartier à forte proportion d'immigrés et de jeunes, au faible niveau de formation générale et professionnelle et au niveau de précarité élevé (28 % en dessous du seuil de pauvreté) avec un taux de chômage de 17 %.

Alors que s'accroissent les difficultés de la population, AGO comme toutes les associations qui développent ce type d'actions, devrait, bien au contraire, pouvoir compter sur un soutien encore plus grand de la part des pouvoirs publics pour poursuivre ses actions et continuer à innover. **MPL**



La vie du 18e

tifs, résume Bernard Massera. Les financeurs demandent aux associations « Vous avez envoyé combien de convocations pour que votre bénéficiaire vienne ? Ah, il n'est pas venu deux fois, vous devez le rayer. » »

« Dans le carré des biffins, il y a une bizarrerie pour dire ça gentiment. Ce sont les travailleurs sociaux qui font à la fois le travail de placiers et le travail d'accompagnement social, raconte Pascal Nicolle. C'est inscrit dans le cahier des charges. Certains matins, cela tourne vite à la bagarre entre les inscrits, les pas inscrits et les gens qui se remplacent. Et c'est aux éducateurs d'appeler la police. Dans ces conditions, comment voulez-vous que les biffins aient confiance en leurs travailleurs sociaux ? »

Un grand nombre de collectivités territoriales se retranchent derrière la directive service européenne et la circulaire Fillon de 2010 pour justifier ce climat délétère entre pouvoirs publics et associations. « La restauration d'un climat de confiance doit passer par la restauration de la subvention comme mode de financement privilégié », conclut Bernard Massera.

Mi-novembre, le collectif des associations citoyennes réunira les associations du 18e qui souhaitent faire état de leur situation. « Ces associations pourraient s'exprimer sur deux niveaux, leur situation financière, leurs financements, la mise en concurrence et aussi la façon dont elles sont traitées par les pouvoirs publics voire instrumentalisées. »

Nadia Djabali

Le cas du Point d'accueil - écoute jeunes de la Chapelle

Le Point d'accueil-écoute jeunes (PAEJ) de La Chapelle est porté par l'association d'habitants La Chapelle. Cette structure a été créée en 1997 pour faire face à l'arrivée massive du crack dans le quartier lorsqu'à la fin des années 1990, les toxicomanes ont été chassés de Stalingrad en pleine réhabilitation urbaine. « Dans un premier temps, de nombreux parents ont interdit à leurs enfants de rester dans la rue, explique Jean-François Bowen, président de l'association La Chapelle. Mais au bout de quelques mois, les jeunes ont compris le parti qu'ils pouvaient tirer de la présence des toxicomanes. »

Chaque année, ce sont huit cents adolescents ou jeunes adultes et une centaine de parents qui poussent les portes de la boutique du 81 rue Riquet. « Parmi ces jeunes, nous en avons une cinquantaine qui sont déscolarisés et dont la conduite est très préoccupante », précise Elisabeth Monnerat, directrice du PAEJ.

Au PAEJ, un sou est un sou, le budget est calculé à l'euro près pour le fonctionnement du point accueil et de ses 3,6 salariés. Pourtant, il y a trois ans, la nouvelle est tombée comme un couperet, la Ville de Paris a signifié qu'elle ne verserait plus la subvention compensatrice de loyer. Depuis, le déficit cumulé est de 30 000 euros qui correspond aux impayés de loyer. Les mauvaises nouvelles n'arrivant jamais seules, aujourd'hui la SIEMP, la société d'économie mixte propriétaire des locaux, souhaite récupérer les deux pièces du 1er étage pour les louer. Le PAEJ risque donc de se retrouver SDF dans trois mois. Si on voulait organiser l'insolvabilité d'une association, voire

sa disparition ou son absorption par une autre structure, on ne s'y prendrait pas autrement.

Au-delà des problèmes financiers, qui ne sont pas insolubles si la Ville de Paris consent à reconnaître le travail chirurgical des travailleurs sociaux du PAEJ, la structure souffre du manque de soutien des équipes de prévention œuvrant dans le quartier. « Nous demandons un soutien moral, précise Elisabeth Monnerat. Sur le territoire nous mettons en place des actions très intéressantes et peu onéreuses. Dans le Nord Est de Paris, la question de l'entrée des jeunes dans la délinquance est un enjeu majeur. »

« Le dernier projet de territoire La Chapelle-Porte d'Aubervilliers, met en avant la prévention des conduites à risque chez les jeunes, poursuit Jean-François Bowen. Le document est sorti fin 2011, et il n'y a eu quasiment pas de réunion sur ce thème. »

Difficile mise en réseau

Au PAEJ, on regrette également la concurrence des associations agissant sur le même terrain. « Les autres acteurs de la prévention devraient être plus solidaires, quand ils savent qu'un jeune va mal et qu'il faut rentrer en contact avec un parent. On peut demander à la prévention de transmettre le message à la famille quand on souhaite la voir. Et ça, il ne le font même pas. »

La mise en réseau des structures de prévention permettrait une coordination des actions alors qu'en ce moment l'impression dominante c'est que chaque structure défend son territoire (et ses financements). Et tout ça, bien sûr, ne respecte pas du tout les logiques du public.

N.D.

Mort de Jean-Pierre Pierre-Bloch, ancien député du 18e



Jean-Pierre Pierre-Bloch et Bertrand Delanoë, lors de la campagne des municipales, en 2001.

Jean-Pierre Pierre-Bloch, ancien député UDF de l'arrondissement, est mort le 28 septembre. Il était âgé de 74 ans.

Fils de Jean Pierre-Bloch, sénateur socialiste, compagnon de la libération, fondateur de la LICRA, Jean-Pierre Pierre-Bloch a été, dans les années 1960, secrétaire de Johnny Halliday et il est le parrain de son fils David. Journaliste (il fut notamment directeur de France Soir en 1985), il a été élu en mars 1978 député dans le 18e, battant le communiste Louis Baillot. Il fut battu à son tour en 1981 par le socialiste Lionel Jospin. Réélu en 1993 dans la 19e circonscription (Goutte d'Or, La Chapelle) son élection fut invalidée par le Conseil constitutionnel et son siège, lors d'élections partielles, revint à Daniel Vaillant qui le détient toujours depuis.

Son neveu, David Pierre-Bloch, est tête de liste UDI (Union des démocrates et indépendants) aux prochaines municipales dans le 18e.

De 1983 à 2001, Jean-Pierre Pierre-

Bloch fut adjoint au maire de Paris. En 2007, il a rejoint le Nouveau Centre. Cette même année, à la tête de l'Agence de communication Africa Media, il a organisé la campagne d'Abdoulaye Wade pour la présidence du Sénégal.

Généreux

Hommage lui a été rendu au conseil d'arrondissement du 7 octobre. « Nous nous sommes beaucoup affrontés mais au-delà des clivages partisans, nous nous apprécions mutuellement. C'était un homme d'un caractère chaleureux et généreux », a déclaré Daniel Vaillant. Bertrand Delanoë, qui devait également lui rendre hommage la semaine suivante au Conseil de Paris, a souligné : « nous avons des valeurs en commun, notre antiracisme, notre combat contre l'antisémitisme ». Le maire de Paris a rappelé qu'il avait donné à son père, Jean Pierre-Bloch, le nom d'une rue du 15e arrondissement, l'ex rue Alexis-Carrel, débaptisée de par l'antisémitisme virulent de ce chirurgien mort en 1944. ■

Semaine de la solidarité internationale

Dans le 18e on aime tellement la solidarité internationale que la semaine qui lui est consacrée au niveau national dure chez nous du 8 au 24 novembre », sourit Danielle Fournier, adjointe aux solidarités internationales et au co-développement à la mairie du 18e. Le thème choisi cette année : le développement durable et la dégradation des sols. Au programme : expos, débats et films...

Au centre Barbara

8 novembre : Exposition, projection et échanges. 18 h : Accueil par la Tortue Voyageuse, association qui développe ses activités au Burkina Faso et à la Goutte d'Or. Avec Honorine Dala, (représentante de la Tortue Voyageuse dans la province du Passoré au Burkina Faso et des femmes recycleuses de sacs plastiques) et Marc Dufumier (agronome et enseignant-chercheur en agriculture comparée et développement agricole).

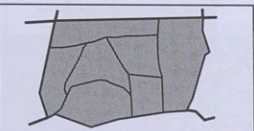
18 h 20 : Projection d'un documentaire de 26 minutes réalisé par l'association Terre Verte Wegoubri, création d'un bocage sahélien au Burkina Faso.

18 h 45 : Échange avec la salle en présence des associations de solidarités locales et internationales du quartier (sénégalaise, comorienne), AMAP et jardins partagés. Présentation d'échantillons de terres, de semences et de plantes sahéliennes, de documentation sur l'agro-écologie.

Au Louxor : Projection de trois films du réalisateur sénégalais de Djibril Diop Mambety au Louxor. (voir p. 21)

À la mairie du 18e

Exposition des associations partenaires du 12 au 25 novembre (vernissage le 13 novembre à 18 h) dont la Soupape ailée : atelier d'arts plastiques pour enfant dans le 18e et à Bobo Dioulasso au Burkina Faso.



La vie du 18e

La salle de consommation de drogue du boulevard de la Chapelle n'ouvrira pas en novembre

La salle de consommation de drogue, nommée également "salle de shoot", notamment par ses détracteurs, n'ouvrira pas, comme il était prévu, fin novembre (voir notre numéro juillet-août).

Tout était prêt : le local, une ancienne emprise SNCF, au 37 boulevard de la Chapelle, était trouvé, le personnel en cours d'embauche, quelque 150 toxicomanes attendus pour pouvoir consommer ailleurs que dans la rue, sous contrôle des risques sanitaires. Or, mercredi 9 octobre, coup d'arrêt au processus : le Conseil d'État a donné un avis négatif à l'ouverture, car elle n'était pas conforme à la loi de 1970 qui interdit et pénalise l'usage de stupéfiants. Il a conseillé de rédiger une nouvelle loi.

L'avis n'est que consultatif mais la ministre de la Santé, Marisol Touraine, a indiqué que « le gouvernement allait le suivre et travailler à la sécurisation juridique de ce dispositif ». Tout est donc remis en cause et, si ouverture il y a, ce ne pourra pas être avant le printemps 2014.

Cette décision a été saluée par certains riverains opposés à cette salle, qui avaient lancé une pétition, apposé une banderole sur l'immeuble voi-



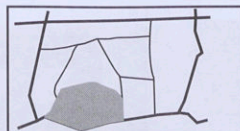
Des grilles devant l'accès prévu de la salle de consommation.

sin, et par l'association Parents contre la drogue qui avait déposé deux plaintes et un recours en Conseil d'État en août. Elle a également été approuvée par l'UMP-Paris comme « une victoire de la raison et du bon sens » car l'ouverture de la salle n'était « rien d'autre qu'une légalisation de la drogue ».

En revanche, le Réseau français de réduction des risques (RdR) et la fédération Addiction l'ont déploré et regretté que le gouvernement n'ait pas pris les mesures pouvant assurer l'ouverture de cette salle. « Nous

voici réduits à l'immobilisme, de par l'application stricte d'une loi datant de quarante ans qui n'est plus adaptée à la situation actuelle. Les usagers continueront à se regrouper dans les lieux publics, leur santé sera toujours aussi précaire et les jeunes seront toujours sollicités par un marketing de plus en plus actif », souligne la fédération.

Enfin l'association Gaïa et Médécins du Monde, chargés de gérer la salle, ont appelé le gouvernement à trouver rapidement les moyens juridiques de son ouverture. **MPL**



Montmartre

Des ossements de bénédictines du XIIe siècle tout près de l'église Saint-Pierre-de-Montmartre

Au pied de l'église Saint-Pierre-de-Montmartre, il est un petit terrain clos, planté de gazon. Toujours fermé, pas même ouvert le 1er novembre, contrairement à son voisin, le cimetière du Calvaire. Et pourtant, c'est aussi un cimetière.

Sous la pelouse, en effet, sont enfouies une dizaine de dépouilles de religieuses, des bénédictines, datant du XIIe siècle, c'est-à-dire du temps même de la fondation de l'abbaye des Dames de Montmartre. Créée en 1134 par le roi Louis VI le Gros, l'abbaye dominait la Butte et ses possessions s'étendaient jusqu'au bas des pentes. Elle fut démantelée et détruite pendant la Révolution, les terrains vendus à des promoteurs et les pierres utilisées pour leurs constructions. Il n'en reste que l'église, datant de 1147, une des plus anciennes de Paris.

Douze squelettes

Bernard Tagland, un habitant de la Goutte d'Or, militant dans le quartier notamment à Accueil Laghouat (une structure d'accompagnement social et professionnel de personnes défavorisées, essentiellement immigrées) raconte comment il a vu l'exhumation puis le réenfouissement des ossements. C'était en 1975. Retraité maintenant mais alors employé au service de la distribution des eaux de la Ville de Paris, il travaillait à l'entretien du réservoir qui domine le site.

« Par-dessus le mur, j'ai vu des fouilles. Après le départ des archéologues, le soir, j'ai sauté le mur et je suis descendu voir de près. Il y avait au moins une dizaine de squelettes très bien conservés. Je leur ai même serré la main », dit-il. Les archéologues lui ont confirmé plus tard qu'il s'agissait d'ossements datant du XIIe siècle, des ossements des premières bénédictines.

Après un mois de fouilles, ils ont refermé en laissant les squelettes sur place non sans avoir mesuré et pris des photos. Puis ils ont semé du gazon. Il y a donc maintenant à cet endroit un carré de pelouse mais, sans Bernard Tagland, personne ne saurait qu'en dessous il y a un ensemble de sépultures.

Claude Polak



© Christian Adnin

Turenne Samot, la doyenne, est morte

Turenne Samot vient de nous quitter, un jeudi soir d'octobre, à l'aube de ses 103 ans. Elle est décédée calmement dans son lit de l'appartement rue Blémont où elle avait emménagé en 1941 avec son époux. Sept enfants, dix-neuf petits enfants, vingt-cinq arrière-petits-enfants et deux arrière-arrière-petits-enfants, une grande famille qu'elle avait fondée, très unie autour de Turenne.

Nous l'avions rencontrée à la veille de ses 100 ans, gaie, encore alerte, l'œil vif, la mémoire intacte. Elle avait raconté sa vie de labeur, de tâches multiples, de joies et de malheurs avec douceur, une vie empreinte d'une grande fierté. Elle aura vécu intensément et laisse un héritage de souvenirs émus, inoubliables à ses descendants.

M. C.

"Georges & Lorette", un nouveau magazine chez nos voisins du 9e

Entre Saint-Georges et Notre-Dame-de-Lorette, un nouveau magazine a poussé en octobre, *Georges & Lorette*, mensuel du 9e arrondissement.

52 pages, quadrichromie, sortant le premier du mois, tiré à 3 000 exemplaires, vendu (3,90 €) chez les marchands de journaux et commerçants du quartier, il a été lancé par deux jeunes journalistes, Remy Callard, directeur de la publication, et Nil Maral, directrice de la rédaction. Il entend « donner un coup de jeune à l'info locale et la faire vivre autrement », se proclamant « magazine urbain de proximité, riche, audacieux, décalé ».

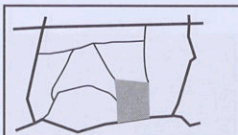
Georges & Lorette se décline en trois parties : Actualité, Autrement, Culture. Au sommaire, un article (élogieux) sur les nouveaux rythmes scolaires, un double témoignage des candidates UMP et PS à la mairie du 9e, une page histoire racontant qui hantaient le quartier au XIXe siècle, une interview de Stéphane Bern, habitant de longue date de l'arrondissement... Et puis, des petits reportages sur les commerces branchés ou pas, une page photo, une page dessin, un article sur une vente manga à Drouot et enfin des pages théâtre, musique et expos.

MPL

Un bébé pour Myriam El Khomri

Thelma, seconde fille de Myriam El Khomri, est née dimanche 6 octobre. Cet heureux événement est, peut-être mais pas seulement, un facteur ayant amené la conseillère de Paris, adjointe au maire chargée de la prévention et de la sécurité, à renoncer à se présenter comme tête de liste PS dans le 18e aux élections municipales.

En tous cas, félicitations à la mère et à l'enfant. ■



Femen birthday party au LMP

Inna Shevchenko, Yana Zhdanova, Oksana Shecko... d'autres aussi, venues d'Ukraine et de Biélorussie ou de beaucoup plus près, à trois rues de

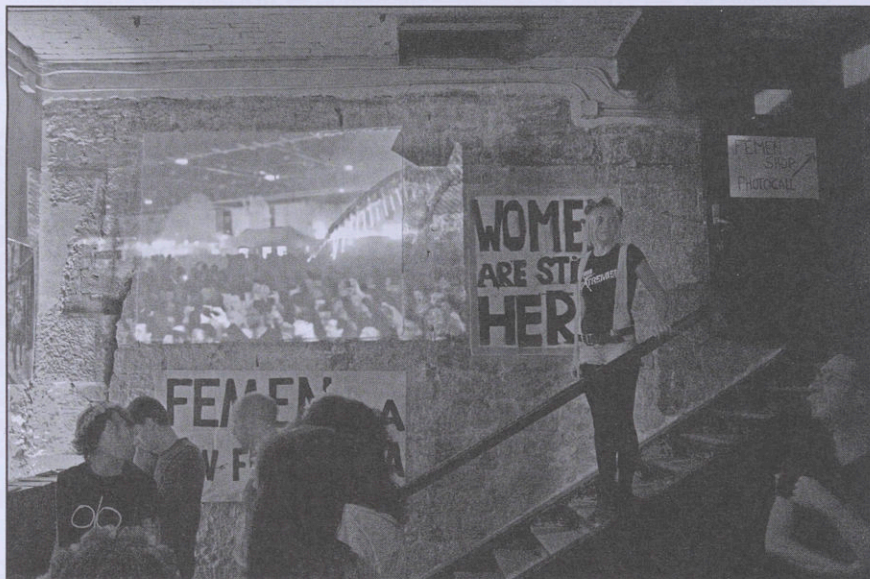
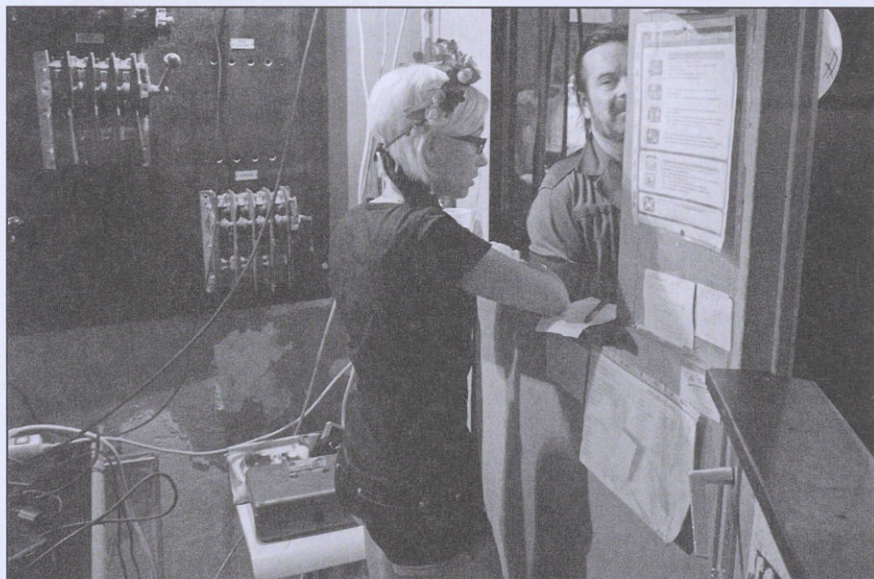
là. Les activistes aux seins nus invitaient vendredi 20 septembre à leur Femen birthday party, célébrant le premier anniversaire de leur installation,

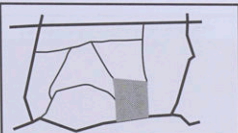
en pleine Goutte d'Or, au 35 rue Léon, dans les locaux du théâtre du Lavoir moderne parisien.

Elles avaient investi le lieu en septembre 2012 et en ont fait leur QG et leur centre d'entraînement physique et politique. Mais ce vendredi, si les revendications étaient toujours bien présentes (renversement des régimes dictatoriaux, éradication de la prostitution, séparation absolue des Églises et des États), l'heure était aussi à la fête. Il y avait à boire, à manger, des rires et de la musique. Sobres t-shirts pour les hôtes de la soirée mais il y eut quand même un "boob-prints" en live, c'est à dire un exercice consistant à laisser l'empreinte de ses nichons.

MPL

Reportage photo :
Françoise Hamers





Goutte d'Or - Château-Rouge



© Francine Bajiande

Façades en moucharabieh, bâtiment de haute technicité : l'Institut des cultures d'islam-Goutte d'Or, 56 rue Stephenson.



© Francine Bajiande

Jamel Oubechou, président de l'Institut des cultures d'islam.

L'ICI, c'est maintenant

À l'occasion de l'ouverture du nouvel Institut des cultures d'islam, rencontre avec Jamel Oubechou, son président. À quoi sera dédié l'ICI ? À l'art et à la réflexion sur l'Islam de par le monde.

Suspendus dans les airs, les cordistes, ces acrobates du bâtiment, posaient encore, il y a peu, les dernières plaques d'aluminium façon moucharabieh qui forment les façades du nouvel Institut des cultures d'islam (ICI). Mais c'est dit, l'ICI Goutte-d'Or, c'est son nom, sera inauguré le 28 novembre. Il s'agit d'un immeuble de 1 400 m², au 56 rue Stephenson et qui donne aussi sur la rue Doudeauville. Il s'élève sur trois étages avec des espaces d'exposition, trois salles d'enseignement, une salle de prière de 297 m² au 1^{er} étage, et un grand hammam, au sous sol, joliment carrelé de vert. Au rez-de-chaussée, une cuisine a été installée qui servira pour le futur salon de thé. Conçu par les architectes des ateliers Yves Lion, c'est aussi un bâtiment de haute technicité et de basse consommation énergétique où ont été installés un « puits canadien » qui rafraîchit l'air en été, le réchauffe en hiver et une cheminée solaire qui renouvelle l'air intérieur.

La diversité de l'islam

Né de la volonté de Bertrand Delanoë et Daniel Vaillant, l'ICI est association loi 1901 présidé par Jamel Oubechou depuis 2011. Ce dernier est professeur agrégé, a été conseiller du ministre des affaires étrangères Hubert Védrine, de 2000 à 2002, conseiller culturel auprès des

ambassades en Syrie puis en Éthiopie, et il est aujourd'hui directeur de la promotion des droits et de l'égalité auprès du défenseur des droits. Il a 45 ans, de grosses lunettes qui lui mangent le visage, et ce n'est pas un adepte de la langue de bois. À la question : quelle est la spécificité de l'ICI par rapport à l'Institut du monde arabe ? il répond : « C'est un établissement culturel en premier lieu. Et il cohabite avec un lieu de culte qui ne relève pas de mon association. » Que les sourcilleux se rassurent, la loi de 1905 est parfaitement respectée, la salle de prière de l'ICI-Goutte d'Or, a été vendue pour 2 187 858 € à l'association des Habous et Lieux Saints de l'Islam qui en assurera la gestion. Et à ceux qui s'inquièteraient d'une cohabitation supposée difficile entre fidèles et grand public dans un même lieu, Jamel Oubechou précise : « La salle de prière sera réservée au vendredi et aux jours de grandes fêtes religieuses. Ces jours-là, l'ICI ouvrira à 16 h, après la prière. »

Autre spécificité du lieu : « Nous ne nous cantonnons pas au monde arabe. On peut s'intéresser aux ouïgours, à l'Islam indonésien, turc, ou subsaharien ou même comme l'an dernier, à l'Islam aux États-Unis. Et on ne s'interdira pas d'exposer des artistes qui ne sont pas arabes voire pas musulmans. »

Enfin pour Jamel Oubechou,

« l'ancrage local est de première importance pour que les habitants de la Goutte d'Or se sentent bien-venus, n'hésitent pas à pousser la porte et cela passe par le biais des associations » Un exemple ? « La table ouverte, qui gère actuellement rue Léon le restaurant-salon de thé de l'ICI et qui nous est précieuse parce qu'elle attire la population du quartier. »

Place aux artistes

L'ICI de la rue Stephenson en annonce un autre. Celui du 53-55 rue Polonceau, à la place de l'ancienne mosquée El Fath, dont les travaux vont commencer, et qui sera livré courant 2015 : « Ces deux lieux sont complémentaires, affirme Jamel Oubechou, là aussi il y aura un espace culturel mais également un salon de thé, une bibliothèque, et un auditorium de 170 places pour des conférences et des spectacles. »

Pour le président, l'ICI a également une vocation scientifique première : « Nous sommes en lien avec l'école pratique des Hautes Études qui fait partie du conseil d'administration et nous allons créer un conseil scientifique. Nous voulons réfléchir sur des sujets, sans a priori idéologique, comme nous l'avons fait le 8 mars dernier à l'occasion de la journée de la femme, sur le thème « féminisme et islam ». Nous nous interrogeons alors sur l'existence

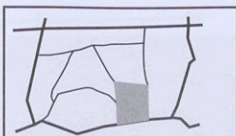
d'un féminisme musulman. Qui sont ces féministes qui portent le voile ? »

Pour l'heure, place aux artistes avec l'exposition « Ici, là et au-delà ». Des photos : celle d'Abbas, photographe de Magnum, spécialiste de l'islam à travers le monde, qui a également passé deux semaines à la Goutte d'Or et expose des photos glanées dans les rues du quartier ; celles de Bruno Lemesle (voir portrait dernière page) avec photos et un diaporama sur l'ensemble de son travail de trente ans sur la Goutte d'Or. Plus un patchwork de portraits des ouvriers qui ont construit le bâtiment. Deux plasticiens seront également de la partie : Yazid Oulab, dessinateur, vidéaste, sculpteur, dont « l'Astrolabe » une sculpture de métal sera exposée dans le puits de lumière, et Patricia Guerres Maïmouna, plasticienne qui à travers vidéos, photos et sculpture explore une voie spirituelle d'inspiration soufie.

À partir de Janvier et jusqu'à fin mars 2014, une partie de l'expo se déplacera à L'ICI du 19 rue Léon. Elle s'appellera alors : « Par ici, la suite ». L'occasion, en prime, d'aller déjeuner ou boire un thé à la menthe, à « La table ouverte. »

Edith Canestrier

ICI-Goutte d'Or, 56 rue Stephenson. Exposition « Ici là et au-delà » du mardi au jeudi de 10h à 21h ; le vendredi de 16h à 21h, le samedi de 10h à 20h, le dimanche de 12h à 19h.



Goutte d'Or

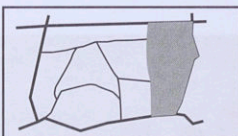
Métro Château-Rouge : travaux de 2015 à 2017

Paris ne s'est pas fait en un jour, la station de métro élargie de Château Rouge non plus. Les choses avancent trop lentement au gré des usagers, mais, et c'est une bonne nouvelle, le projet n'est pas remis en cause et les études progressent : le directeur de l'Agence de développement pour Paris de la RATP vient de le confirmer au maire du 18e.

Lors de sa dernière assemblée générale, le 1^{er} octobre, l'ACRUM (l'association des usagers) s'était inquiétée de n'avoir aucune information sur l'avancement du projet et avait demandé « des engagements écrits sur le budget et le calendrier, ainsi qu'une information régulière de la part de la RATP sur l'avancée des travaux ».

On n'en est pas encore là, mais le courrier du responsable de la RATP précise quelques points : les travaux ne commenceront pas fin 2014 comme prévu au départ, mais en 2015 sans que l'on sache quel mois. Ils dureront comme prévu deux ans et ne s'achèveront donc qu'en 2017. Les études techniques ont commencé, mais elles n'ont pas encore permis de préciser la place du second accès à créer (sur la place du Château-Rouge ou le long du boulevard Barbès).

Ce qui est certain, c'est que ces travaux auront un fort impact sur la circulation de ce boulevard et alentour. Il sera réduit à deux voies (au lieu de quatre) pendant ces deux années. Il est en outre désormais envisagé de changer les sens de circulation des rues Custine et Poulet. Enfin, il est aujourd'hui question de fermer la station pendant un an et demi (au lieu d'un an comme annoncé d'abord) : il faudra être patient... et bon marcheur. Et valide, car il n'est toujours pas envisagé de créer un accès pour les personnes à mobilité réduite. **M. O. F.**



La Chapelle

Un lycéen du lycée Jenatzky expulsé en Arménie ! Chronique d'une expulsion de gauche

Khatchik Khachatryan, 19 ans, a été expulsé vers l'Arménie samedi 12 octobre. Il laisse en France parents, sœur, cousins, oncles et tantes, amis. Il était en première année de CAP de Logistique (agent d'entrepôt et de messagerie) au Lycée de l'automobile Camille Jenatzky. La famille a fui l'Arménie en 2011 en raison des activités politiques du père.

Il a été arrêté le 19 septembre pour un vol de chaussures, pour lequel il n'a pas été poursuivi, mais placé en centre de rétention.

Le ministre de l'Intérieur d'un gouvernement socialiste vient donc d'expulser un lycéen en cours de scolarité. La dernière fois que le cas s'est produit c'était en 2006, Nicolas Sarkozy était alors ministre de l'Intérieur. Que le jeune homme ait commis ce vol a apparemment joué dans la décision d'expulsion, alors que l'affaire est classée.

Mobilisation des lycées

Dès son arrestation, la mobilisation du Réseau Éducation Sans Frontières (RESF) s'est mise en place, avec les anciens professeurs et camarades du lycée Dorian, où Khatchik fut scolarisé en classe d'accueil, et du lycée Jenatzky. Jusqu'au dernier moment, tout le monde croyait qu'il pourrait rester. En effet, son expulsion, prévue pour jeudi 10 octobre, fut bloquée par les passagers et le commandant de bord a refusé de l'embarquer. Mardi 15, il devait repasser devant le Juge des libertés et de la détention. Les jeunes avaient prévu de se mobiliser en masse, mais la préfecture a finalement fait passer



© Christian Adnin

Khatchik devant le juge trois jours plus tôt et l'a expulsé dans la foulée, samedi 12 octobre. Daniel Vaillant est d'ailleurs intervenu auprès du ministre de l'Intérieur ce samedi-là, mais sans succès, puisque le jeune homme était déjà parti.

Il a d'abord passé 48 heures en garde à vue à Erevan, car considéré comme déserteur en Arménie. Jugé au tribunal à Erevan pour insoumission, il risque 3 à 5 ans de prison. Les poursuites semblent pour l'instant suspendues tant qu'il reste en Arménie et intègre l'armée (le pays est en conflit avec l'Azerbaïdjan) pour deux ans de service militaire, ce qui est prévu fin novembre. En attendant, il est libre, mais surveillé de près. Les médias locaux se sont intéressés à lui. En revanche, les médias français passent aujourd'hui

sous silence son histoire, contrairement à l'« affaire Leonarda », devenue médiatique en partie grâce à la mobilisation lycéenne, et précisément celle initiée par les camarades de Khatchik.

Une grande mobilisation s'est en effet mise en place depuis son placement en rétention, avec assemblées générales, blocus de lycées et interventions auprès de la préfecture de Paris, l'Hôtel de Ville, le recteur de Paris, et dépôt de lettres aux députés à l'Assemblée Nationale.

Pour l'instant, rien ne bouge du côté politique, mais les jeunes semblent avoir décidé de reprendre leurs actions à la rentrée, le 4 novembre. Tout ce qu'il dit, lui, c'est « Ma place est en France ». Touché par la mobilisation en sa faveur, il n'a qu'une envie, revenir. **Camille Sarrot**

Le jardin d'Alice disparaît. Aux suivants !

Le 29 novembre, le Jardin d'Alice, 40 rue de La Chapelle, ne sera plus un jardin partagé. Il risque même de ne plus y avoir de jardin du tout. L'engagement pris par ses occupants avec Paris Habitat sera respecté, avec, face à leur déménagement prochain, seulement une vague proposition de la Ville de Paris, pour que les artistes qui y ont déployé leurs talents vivent ailleurs d'autres créations.

Un jardin d'artistes

En plus de quatre ans, ce jardin, datant de Napoléon III, a permis à des centaines d'artistes de concevoir et monter des œuvres présentées au public de voisins ou d'amateurs. Il a accueilli riverains et voisins chaque jour, qu'il pleuve, vente ou fasse

beau. Pour lire sur un banc, planter, respirer ou écouter les merles.

Ce lieu est la survivance d'une époque où La Chapelle et Montmartre n'étaient pas encore rattachés à Paris, où les maraîchers et les jardins étaient nombreux, là où le tissu urbain s'est maintenant densifié et bétonné. De nombreux vergers existaient dans le nord-est de la capitale jusqu'aux années 1960. Mme Alice Blanc était la propriétaire des 38, 40 et 42 rue de La Chapelle. Elle y vivait depuis 1935 avec son mari Louis qui décéda en 1970. Elle disparut en 2005. Son neveu évoque le couple en soulignant qu'ils étaient amoureux des arts et amis des artistes et que ce jardin ainsi que la maison ont été le QG du général Leclerc lors de la Libération. Les

artistes ont fait de ce jardin privé un lieu quasi public d'échanges, de repos ou de création.

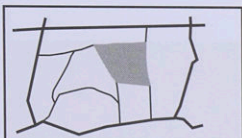
8000 adhérents

Très tôt soutenus par les élus Verts de l'arrondissement, les artistes ont investi les lieux, planté des massifs dans des surfaces où les ailantes, les orties et les ronces envahissaient tout. Puis sont nées ici des sculptures, des bancs, un plancher, une cabane écolo et... des w.-c. au fond du jardin. On y vient lire, respirer ou créer. Des rapprochements se sont créés avec les autres jardins partagés. Ainsi Sara, initiatrice et pilier de ce lieu de création alternatif, a réalisé le portail du Jardin mobile rue Richomme que les habitants de la Goutte d'Or ont complété

de peintures. Plusieurs petits projets (moins de 10 000 €), sans trop de gestion et de démarchage, y ont vu le jour. Dix personnes de ce collectif tiennent la gestion de l'espace et des relations. En quatre ans, plus de 20 000 personnes, voisins artistes ou badauds, y sont venus, dont quelque 8 000 adhérents.

Face aux disparitions prochaines de ce jardin, de Shakirail, du théâtre de Verre et du Bois-Dormoy, une pétition circule (boisdormoy.blogspot.fr). Le quartier La Chapelle, comme le 18e tout entier, détient le triste record du nombre le plus bas de mètres carrés de verdure par habitant. Ce n'est pas en bétonnant un jardin accueillant pour y mettre de l'habitat que l'équilibre se rétablira.

Robert Sebbag



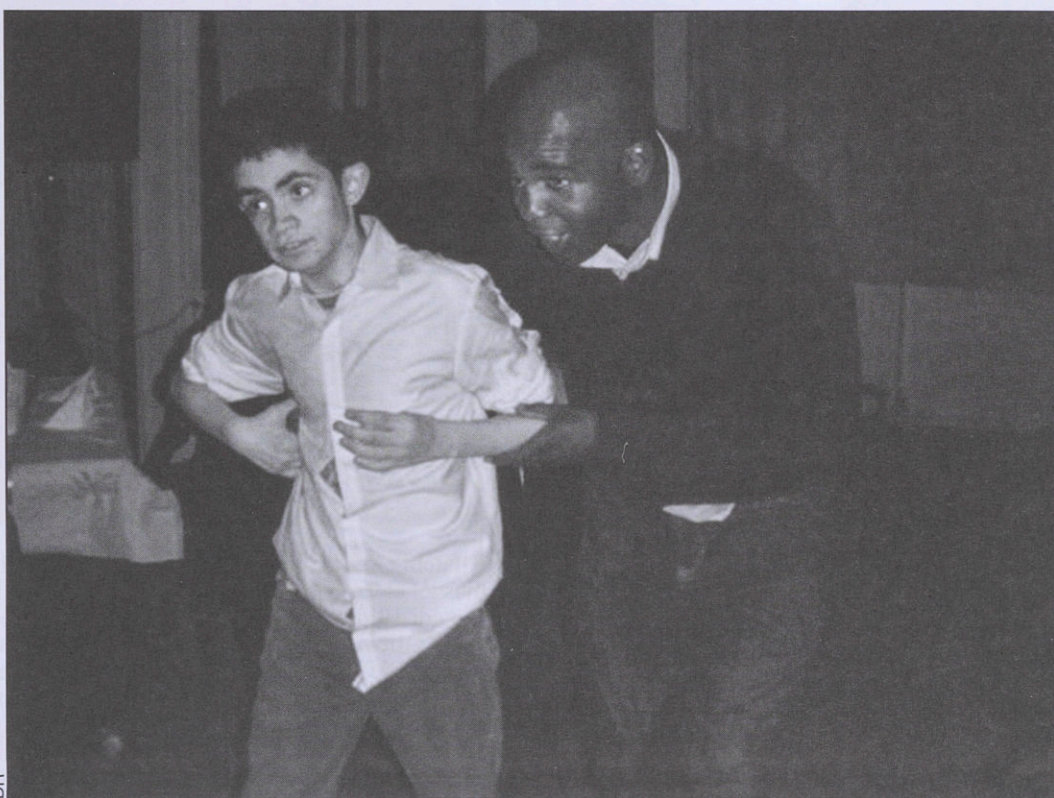
Handi-actions : quand le handicap se prend en main

Créé il y a quarante ans par des agents de la RATP, Handi-actions apporte aide et soutien aux handicapés et à leur famille. Le but : qu'ils vivent avec et comme tout le monde.

Handi-actions a été fondée en 1973 par des agents de la RATP qui avaient des enfants handicapés et qui souffraient d'être pénalisés dans leur déroulement de carrière car devant s'absenter souvent pour s'occuper d'eux », explique Muriel Fuentes, 45 ans, présidente depuis mai 2013 de l'association Handi actions, 36 rue Championnet, elle-même, mère d'un enfant handicapé aujourd'hui âgé de vingt-cinq ans, Yoann. « Je n'aime pas le terme de handicapé, je préfère parler d'une personne en situation de handicap, ajoute-t-elle. Pour moi, dire de quelqu'un qu'il est handicapé, c'est trop définitif, c'est comme si on disait qu'il ne peut plus rien faire alors qu'une personne aveugle, par exemple, peut faire tout un tas d'autres choses comme entendre, marcher et même jouer du piano ! », poursuit-elle, d'un ton assuré.

Accès au logement...

Dévouée bras droit de Muriel et trésorière de l'association, Jeanne Docteur, 51 ans, précise qu'Handi-actions est une œuvre à personnalité civile (disposant d'un patrimoine, pouvant



Marlin, secrétaire général de l'association et Yoann, fils de la présidente.

signer des contrats et agir en justice) du Comité régie d'entreprise de la RATP dont le but est d'apporter une aide morale et matérielle (aides administratives, visites à l'hôpital, accès au logement, loisirs...) aux agents de la RATP ou aux membres de leur famille en situation de handicap. Néanmoins, Jeanne tient à rappeler que « Handi-actions n'est pas un regroupement sectaire mais une association dont les membres veulent vivre comme tout le monde et avec tout le monde, handicapé ou pas ! ». Salima, la vice-présidente, et Marlin, le secrétaire général, complètent, avec efficacité, le bureau de l'association. Actuellement, Handi-actions est forte de 150 membres comprenant des agents de la RATP, leurs enfants, leurs conjoints ou leurs parents souffrant surtout des conséquences de cancers devenus invalidants, de handicaps mentaux (dont l'autisme) et plus rarement de maladies orphelines telles que la maladie de Behçet (maladie essentiellement observée dans les pays du bassin méditerranéen et au Japon).

Un autre monde est possible

« Le siège d'Handi-actions est très excentré car les transports ne sont pas adaptés, il faut les trouver les ascenseurs sur la ligne 4... alors que dans des locaux plus centraux de la RATP situés à Bercy ou à Denfert-Rochereau,

on pourrait recevoir beaucoup plus facilement nos collègues et leur famille », souligne Muriel. D'ailleurs, en 2014, l'association a pour projet de lancer une opération appelée « Urban Tag » pour sensibiliser les jeunes, à travers le mode d'expression emblématique du tag, au problème de l'accessibilité des handicapés aux lieux physiques. Handi-actions, qui ne tient, décidément pas, à se replier sur elle-même, s'est aussi engagée depuis fin 2012 au sein d'un collectif associatif sur le handicap, regroupant, entre aut-

res, des personnels du secteur public, de la SNCF, de la police nationale ou des finances, appelé Collectif Handi-Public, dont l'objectif est de favoriser l'insertion scolaire, professionnelle et sociale des personnes handicapées et de leur famille. « Nous voulons qu'Handi-actions s'ouvre sur le monde car la RATP est tout de même la cinquième entreprise de transport public au niveau international. Aujourd'hui, tout le monde doit se sentir concerné par le handicap, à l'intérieur et hors de nos frontières ! », insiste Jeanne, ferme et bienveillante à la fois. Enfin, grâce aux talents de scénariste de Muriel et d'une musicienne professionnelle, femme d'un agent RATP et mère d'un petit garçon autiste, Handi-actions ambitionne également de créer une comédie musicale qui rassemblerait des artistes valides et handicapés.

Cependant, si Muriel souhaite rester discrète sur l'histoire du spectacle, elle prévient néanmoins que le casting va commencer dans quelques mois et accepte de dévoiler le titre de la comédie musicale : « L'Ailleurs ». Lorsqu'on lui demande d'expliciter cette appellation, elle répond avec plein d'éclat dans les yeux : « L'ailleurs, c'est, tout simplement, un autre monde, où il y aurait une véritable égalité entre valides et handicapés, un monde commun et meilleur... ! ».

Annick Amar

De « hand in cap » à handicap

Le terme « handicap » provient de la contraction de trois mots anglais « hand », « in », « cap » signifiant la main dans le chapeau. Cette expression fait référence à un système de troc d'objets entre deux personnes, inventé à Londres, au XVII^e siècle. Dans le cadre de cet échange, il fallait rétablir une égalité de valeur entre ce qui était donné et ce qui était reçu. Ainsi, celui qui recevait un objet d'une valeur supérieure devait mettre dans un chapeau une somme d'argent pour rétablir l'équité sous le contrôle d'un arbitre, le « handicapper ». C'était donc un système d'échange dans lequel on recherchait l'équité.

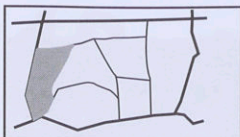
À partir du XVIII^e siècle, cette

expression « hand in cap » s'est progressivement transformée en un seul mot « handicap » puis s'est appliquée au domaine sportif et notamment à la compétition équestre. En effet, dans le domaine du hippisme, lorsque des chevaux de calibres différents concourraient ensemble, les meilleurs chevaux étaient lestés d'un poids appelé « handicap » afin de maintenir l'égalité entre tous les concurrents. Le sens médical du terme est apparu vers 1950. Le handicap se définissait par opposition à la maladie. Le patient était considéré comme malade tant que son problème pouvait être pris en charge médicalement et était déclaré handicapé une fois devenu incurable.

A. A.

La loi du 11 février 2005 portant sur l'égalité des droits et des chances, la participation et la citoyenneté des personnes handicapées définit le handicap comme toute limitation d'activité ou restriction de participation à la vie en société subie dans son environnement par une personne en raison d'une altération substantielle, durable ou définitive d'une ou plusieurs fonctions physiques, sensorielles, mentales, cognitives ou psychiques, d'un polyhandicap (handicap lourd associant déficience mentale et déficience physique) ou d'un trouble de santé invalidant. Dans notre pays, depuis 2010, cinq millions de personnes sont reconnues handicapées par l'administration. Toutefois, dans une étude menée par l'INSEE en 2011, ce sont plus de neuf millions de personnes qui se considéraient handicapées dans le cadre de leur vie quotidienne, suite à un problème de santé ou un accident du travail.

A. A.



Club Georgette Agutte : y a pas d'âge pour créer !

Au Club Émeraude Georgette Agutte, on joue au scrabble et au tarot, mais pas seulement. Simone, Mariette et les autres créent, cousent et manient comme personne la pince 2T pour de très créatives mosaïques.



Ces poupées « Frimousses » sont destinées à l'Unicef.

Foin des mines tristes ou des airs compassés, au Club Georgette-Agutte, l'un des sept clubs seniors du 18e, on sourit, on se salue,

on esquisse un pas de danse, on bavarde, partageant un conseil, un coup de main. Sourire et courtoisie de mise autant de la part du directeur, Patrick David, que des animateurs, Mariette et Brice.

Nombreux ateliers dans les locaux lumineux et bien équipés en rez-de-chaussée d'un bâtiment de la Ville : mosaïques, poupées, tarots, scrabble, chorale, espagnol, sans compter les visites dans les musées et les expositions. Un atelier d'écriture et un atelier de dessin devraient s'installer incessamment. Bals et rencontres intergénérationnelles avec des écoles de l'arrondissement et visites dans les maisons de retraites, également au programme,

Poupées « Frimousse » pour l'Unicef

Entièrement réalisées sur place, vêtues « couture » par Mariette, Solange, Angela et autres fées qui les créent, les jolies poupées « Frimousse » sont destinées à l'Unicef qui finance, via leur adoption, la vaccination d'enfants. À l'atelier de couture, ce jour-là, l'une taille veste et panta-

lon traditionnels dans un tissu malien, tandis que l'autre peaufine l'ourlet d'une élégante robe de mariée, les modèles attendant, comme lors des défilés de haute couture, que leurs costumières les habillent. Dans la salle voisine, on aperçoit quelques reproductions des *Amoureux de Peynet* destinées à être exposées, œuvre de Solange qui affirme, modeste, « ne pas savoir du tout dessiner ».

Mosaïque mode d'emploi

Dans cette mosaïque de seniors de bon poil, on trouve aussi de véritables mosaïstes de talent ayant travaillé à partir de carreaux de céramique, pâtes de verre et émaux de Briare. Ces matériaux ont été choisis et achetés sur le budget du Club, à Championnet-Carrelage, presque voisin, par Brice, l'animateur qui projette une exposition en partenariat avec cette entreprise en 2014.

Débutants ou confirmés, les artistes sont équipés d'une « pince 2T » ou pince à tout faire (autrefois, on utilisait une bonne vieille tenaille à casser le carrelage, efficace mais imprécise) quelque peu semblable à un casse-noisettes équipé de deux disques coupants. Ils fabriquent leurs tesselles, petites pièces rondes, carrées, effilées... éléments de base de la mosaïque. Munis d'une pince à épilateur détournée de son usage habituel pour saisir les plus petites tesselles

effilées, on s'installe aux longues tables d'atelier, petit godet de colle et pinceau à portée de main.

Œuvre abstraite ou réaliste, déclinant toutes les gammes de couleurs : Geneviève rajoute un zeste de marron au pantalon de golf de l'ami Tintin, dont la mèche blonde en houppette est d'une réussite parfaite, tout comme le poil blanc de Milou, à tel point qu'on se demande si c'est bien fait main, à notre barbe ! Près de Jean qui s'installe de préférence parmi ces dames de l'atelier pour résoudre ses mots croisés, Eve fait naître un groupe d'étranges et fascinantes baigneuses en costumes et bonnets du siècle passé. À la table voisine, Josiane trace la silhouette d'un pêcheur africain à bord de sa pirogue au soleil couchant. En face, la sage Simone, d'un petit coup de torchon léger, efface des traces de colle sur son couple d'oiseaux, tandis qu'Odile, la discrète, orchestre un ballet aquatique de poissons bleus émaillés de jaune citron.

Une atmosphère joyeusement créative où s'épanouissent de véritables talents.

Jacqueline Gamblin

□ 8 rue Georgette-Agutte. Club émeraude ouvert la journée, dépendant du Centre d'action sociale, CAS, de la ville de Paris. Tel. 01 42 28 57 12 horaires du lundi au vendredi : 10 à 13 h et 14 à 17 h 30.

Brice Amadou, itinéraire d'un animateur déterminé

Après des années de bénévolat dans l'humanitaire et de précarité dans le monitorat, puis devenu animateur de clubs seniors, Brice Amadou est devenu « responsable animateur » du Club Georgette-Agutte début 2012.

Né à Paris, Brice passe une jeunesse tranquille en famille dans le « 93 ». Après des études électrotechniques qui lui déplaisent, son vif intérêt pour le social le conduit à s'investir à plein-temps dans les Accueils de jour pour personnes en grande difficulté. Les conditions y sont très difficiles pour ce garçon confronté à la clochardisation, la fin de vie, et qui croyait que, grâce à lui, « les gens allaient recommencer à sourire, à être heureux ». Il enchaîne en centre d'hébergement d'urgence, avant d'être « basculé » au Samu social.

« On m'a demandé de travailler avec des personnes en attente de l'âge minimum pour accéder à la retraite et aux foyers-logements et de proposer de l'animation avec rien, faute de budget », se souvient-il avec émotion. Au bout d'un moment, confie-t-il, « j'ai péti les plombs », à force de côtoyer des événements dramatiques.

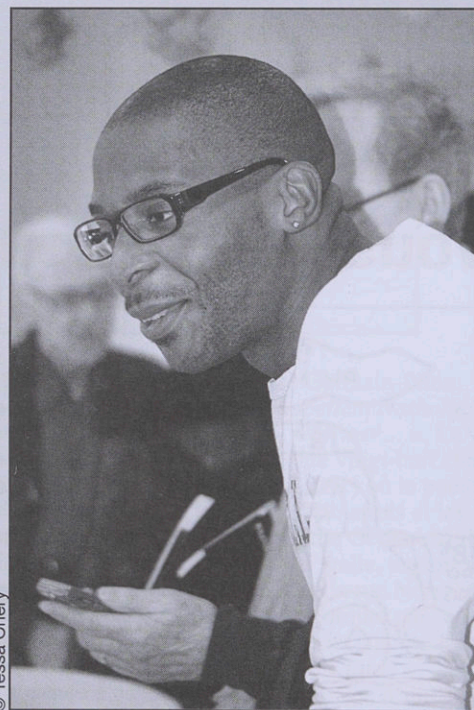
On lui propose alors d'intégrer Charles-Lauth, le plus petit club pour seniors du 18e, où il travaillera pendant sept ans. Désirant plus de créativité, le

bouillonnant jeune homme se rend à l'antenne du 18e pour observer les ateliers et animations qu'il pourrait leur suggérer. Et c'est la révélation ! Le premier club qui lui donne goût à la mosaïque pour laquelle il va révéler un véritable talent, c'est Georgette-Agutte.

Les expos de Brice

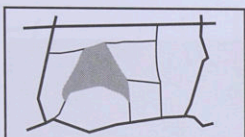
À Charles Lauth, l'animateur débute cette activité, pas très sûr de lui, avec quelques carreaux de faïence : nul ne semble d'abord s'en soucier. Les seniors jouent aux cartes tandis qu'il persévère, débutant une mosaïque sous leurs yeux. Et ils finissent par s'y intéresser, il leur propose alors d'essayer. Ainsi est né l'atelier mosaïque. Les talents s'y révèlent et Brice organise des expositions à l'extérieur, y compris en mairie, mettant les œuvres en lumière.

« Et j'ai la chance d'avoir exercé (et d'exercer encore) ma passion dans ce travail », lance-t-il. Passion qu'il transmet aujourd'hui au Club Georgette-Agutte où cet animateur au profil de gendre idéal fait l'unanimité. Très pudique sur son travail personnel, Brice consent tout de même à montrer quelques-unes de ses œuvres primées en concours annuels de la Ville de Paris : trois premiers prix en

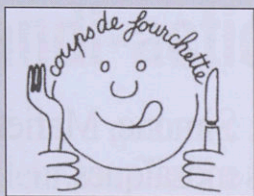


quatre ans. Mais le plus important est, pour lui, de s'investir dans son club.

J. Ga.



Clignancourt



Insectes à croquer au Festin nu

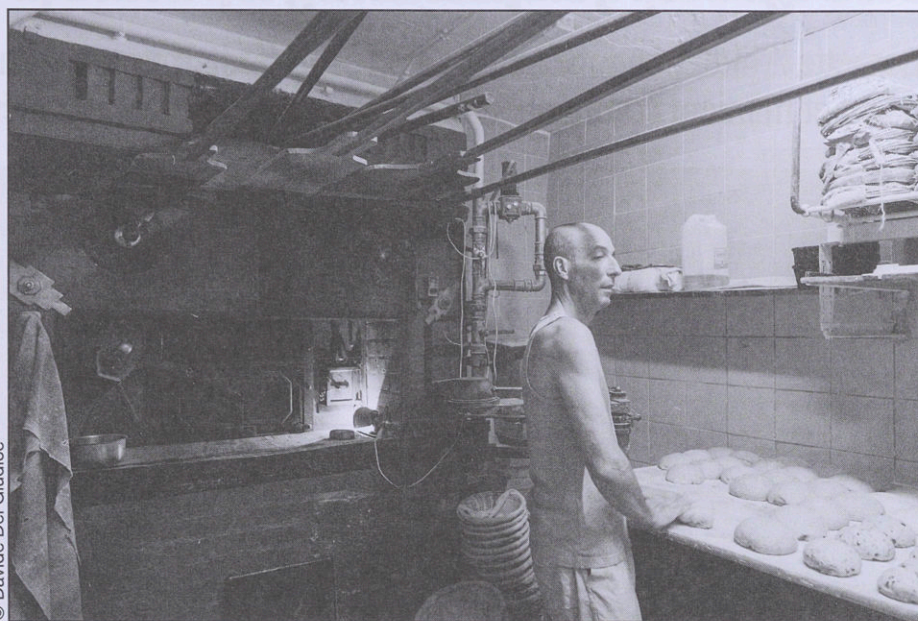
Il y a ceux qui poussent des cris horrifiés genre « Beurk beurk beurk ! » et ceux que l'aventure intrigue. Si vous faites partie de la seconde catégorie, sachez que le premier établissement proposant des dégustations d'insectes se trouve dans le 18e ! Depuis le 12 octobre, le Festin nu propose des sortes de tapas pour entomophage.

Sur une petite soucoupe, on découvre par exemple une sauterelle posée sur un œuf de caille mollet et arrosée de vinaigrette, ou encore un ver de sago sur lit de betterave arrosé d'huile de truffe. Il paraît que le ver à soie avec avocat, rattes, pesto et tapenade est plutôt savoureux, le scarabée avec concombre et wasabi moins convaincant ; on n'a pas goûté le scorpion d'eau. Ce n'est pas donné (entre 5 € et 9 € l'insecte et sa garniture), mais la maison importe à grands frais des insectes déshydratés. Ceux que l'expérience n'aura pas enchantés peuvent se consoler en sirotant la bière du mois, ou mieux encore une délicieuse vodka Soplica à la noisette, en visionnant le film projeté dans la salle du fond.

P. G. I.

□ 10 rue de la Fontaine-du-But. Ouvert le soir à partir de 18 h sauf jeudi et vendredi.

Le pain d'aujourd'hui... dans un four plus vieux que la mairie !



© Davide Del Giudice

Il existait au XIXe siècle plusieurs fours communaux dans l'arrondissement. L'un d'eux était situé à l'angle des rues Marcadet et Eugène Sue.

Construit en 1882, il est donc plus ancien que la Mairie, construite de 1888 à 1892 ! Chacun pouvait donc venir y cuire son pain après être passé

au moulin qui était à proximité.

C'est le même four, 4,80 m de long et 16 m², restauré, que Sylvain utilise pour cuire son pain, dont des fougasses et des pains aux noix à se damner. Entré dans le métier à 15 ans, il y travaille depuis ses vingt ans, en 1987, avec un patron boulanger venu de Rodez en 1956. Pour la fougasse, ce gâteau brioché, c'est d'ailleurs toujours la recette du grand-père aveyronnais qu'on utilise ! Françoise, elle, est venue en 1991 aider sa belle-sœur pendant deux mois... a trouvé Sylvain, changé de métier, et n'est plus repartie ! Il existe peut-être encore un autre four de ce type aux Abbesses, mais celui de la rue Doudeauville est aujourd'hui cassé.

Camille Sarrot

□ Au Pain d'antan, 2 rue Eugène-Sue, 01 42 64 71 78.

Une nouvelle boutique Emmaüs

Une seconde boutique Emmaüs va ouvrir le 6 novembre rue de Clignancourt. Celle-ci sera au 105, à la place de l'ancienne papeterie La Tache d'encre, fermée depuis plusieurs mois. Mêmes activités, mêmes horaires que la première boutique, à quelques mètres de là (au 93, au rez-de-chaussée de l'immeuble où vivent des compagnons). Le succès de celle-ci ne se dément pas et les 100 m² de plus de la nouvelle boutique ne seront pas de trop, explique le responsable de l'association, Philippe Garec.

Alors les compagnons ont mis le

turbo pour retaper le nouveau local. À trois semaines de l'ouverture, la future boutique n'était encore qu'un chantier en vrac. Il leur a fallu bosser dur pour tenir le pari de l'ouverture dont la date était annoncée longtemps à l'avance sur leur porte. On y trouvera donc également des meubles, des vêtements, de la vaisselle, des livres... le tout en bon état et à des prix défiant toute concurrence.

M.-O. F.

□ Mardi à partir 14 h, mercredi et vendredi à 11 h, le samedi à 10 h, fermeture à 18 h 30.

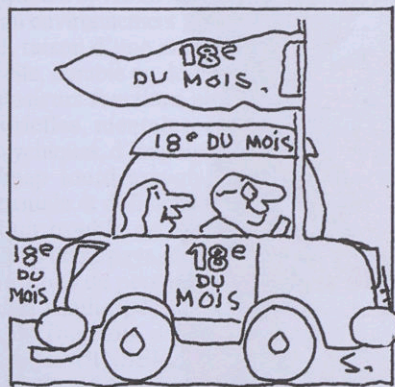
Un jardin partagé dans le square Raymond-Souplex

Un jardin partagé va être implanté dans le square Raymond-Souplex, à l'angle des rues Montcalm et Marcadet. Il est géré par une association créée à cet effet, « Jardin partagé Marcadet-Montcalm » qui veut y faire du jardinage collectif et développer du lien social avec les habitants et les écoles du quartier.

La parcelle à aménager est de 112 m² seulement, située elle-même dans un jardin très petit : le square, créé en 1984, réhabilité en 2012, ne couvre que 456 m². ■

À découper ou recopier

Vous voulez nous soutenir ? Abonnez-vous !



□ Je m'abonne pour un an (onze numéros) : 24 €

□ Je m'abonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 42 €

(24 € abonnement un an + 18 € cotisation)

□ Je souscris un abonnement de soutien : 80 €

(24 € abonnement un an + 56 € cotisation)

□ Je me réabonne pour un an (11 numéros) : 24 €

□ Je me réabonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 42 € (24 € abonnement + 18 € cotisation)

□ J'adhère à l'association : 18 €

□ Abonnement à l'étranger : 27 €

Remplir en lettres majuscules et envoyer avec le chèque à l'ordre de "Les Amis du 18e du mois", 76 rue Marcadet, 75018 Paris :

NOM : Prénom :

Adresse :

..... E mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après : ☐

Toute correspondance concernant les abonnements (changement d'adresse, réclamation, demande de facture, etc.) doit être envoyée par écrit. Merci.

Un livre CD pour les écoliers de la Goutte d'Or

Le conte musical "la Pluie d'or" devient un livre CD. Il est destiné à 2 000 enfants de la Goutte d'Or. Pour leur donner envie de lire et d'écrire.



© UGOP

Salima Drider qui a écrit et joué le conte musical "la Pluie d'or".

En 2011, Une Goutte d'organisation Productions (UGOP) avait monté un conte musical rap, *La Pluie d'Or*, dont l'action se déroulait dans le quartier de la Goutte d'Or. Soixante-dix représentations plus tard, UGOP a décidé d'adapter le spectacle en livre CD. L'association souhaite offrir l'ouvrage à 2 000 enfants de la Goutte d'Or, par l'intermédiaire des écoles et des associations de jeunes. « Pour financer la fabrication du livre, nous avons lancé une campagne sur le site de crowdfunding KissKissBankBank », explique Benoît Bruneel.

Le crowdfunding ou financement participatif consiste à demander au grand public de soutenir financièrement des projets. Le site KissKissBankBank est l'une des principales plateformes de levée de ces fonds. UGOP souhaite y récolter 3 000 €.

Échec scolaire

Pourquoi offrir ce livre aux enfants de la Goutte d'Or? Parce que les statistiques de l'échec scolaire y sont préoccupantes: elles sont supérieures à la moyenne parisienne. Quasiment un élève sur deux est en retard scolaire alors que la moyenne parisienne est de 16,3 %. « Il faut trouver une solution à cela, poursuit Oswald Mavoungoud, le fondateur d'UGOP. Nous pensons qu'adapter un conte qui se déroule dans leur quartier, peut motiver les enfants à s'investir dans la lecture et l'écriture. » Oswald Mavoungoud et Salima Drider, qui a écrit et interprété le personnage principal du spectacle, ont tous deux été écoliers à la Goutte d'Or. « Salima était à l'école Cavé et moi à Jean-François-Lépine, précise Oswald. Il est très important pour nous, en tant qu'individus, en tant que compagnie de théâtre et en tant qu'association de



montrer aux enfants que tout est possible. »

Plus de 3 000 petits Parisiens ont vu le spectacle. En novembre prochain ce sera au tour des petits catalans car la compagnie se rendra à Barcelone pour une représentation à l'Institut français. Comme il s'agit d'un spectacle de musiques urbaines et actuelles, la troupe est également invitée dans le Nord Pas-de-Calais, au festival hip hop Dayz.

Naguère installé à Mila 18, rue Émile Blémont, UGOP a réintégré la Goutte d'Or début juillet et occupe désormais les anciens locaux d'accueil Goutte d'Or, rue des Gardes.

« Nous avons contacté Paris Lecture et souhaitons rencontrer les directeurs d'école pour leur proposer le livre qui devrait être publié au début de l'année 2014, explique Oswald. Et si les écoles sont d'accord, nous le distribuerons nous-mêmes afin d'expliquer aux enfants pourquoi nous avons monté ce projet et pourquoi nous voulons qu'ils lisent ce livre. »

KissKissBankBank

UGOP est également investi dans d'autres projets culturels. Salima et Benoît sont intervenants musiques et arts du spectacle au lycée René Cassin dans le 16e arrondissement. « Nous construisons un spectacle dans ce lycée qui accueille primo arrivants et enfants déscolarisés. » L'association va également intervenir dans une école élémentaire de Bondy dans le cadre de la réforme des rythmes scolaires.

UGOP réalisera aussi des petits films avec des élèves de collèges du 18e dans le cadre d'Actions Collégiens, qui est un dispositif de prévention éducative destiné aux élèves de 11 à 18 ans dans les collèges des zones sensibles.

Enfin, il y a le projet Théâtre au vert: « Pendant les vacances scolaires d'automne, explique Benoît, nous jouerons au square Alain Bashung devant des jeunes de 8 à 12 ans fréquentant les centres de loisirs de la Goutte d'Or. » Le spectacle consiste en des saynètes montées comme des matchs d'improvisation sur des thèmes que les enfants peuvent rencontrer (tabac, alcool, drogue et violence dans les médias). Un intervenant de l'association nationale de prévention en alcoologie et addictologie (ANPAA) nourrira le débat qui se déroulera tout du long.

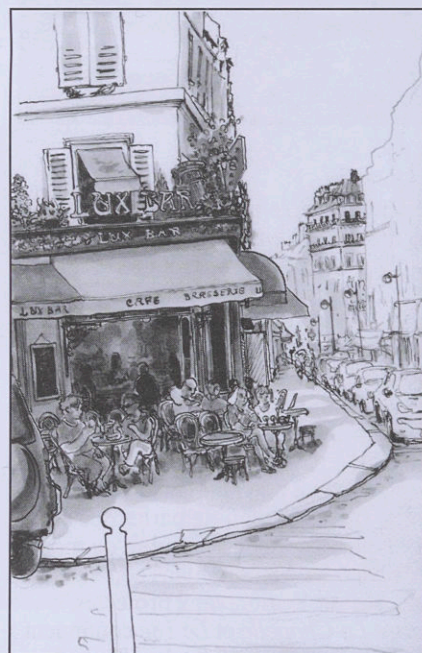
La campagne de levée de fonds a débuté sur KissKissBankBank le 15 octobre et se déroulera jusqu'au 1er décembre. La première contribution commence à 10 €. Pour toutes ces contributions, UGOP proposera un couscous en remerciement.

Nadia Djabali

□ www.kisskissbankbank.com/fr/projects/la-pluie-d-or. Contact: ugop.asso@gmail.com

Soif de Montmartre

Textes de Bernard Dimey, illustrations de Claire Dupoizat. Éditions La Belle Gabrielle. 145 pages. 23 €.



Il y habitait, elle y habite, rue Germain-Pilon, « ma rue où les garçons s'appellent Nathalie/où les filles, souvent, se sont fait réformer... ». Le livre *Soif de Montmartre* présente vingt-huit chansons de Bernard Dimey (1931-1981) où le poète célèbre Montmartre, ses rues, ses bistrotts et les gens qu'il fréquentait. Ce sont Rue Germain-Pilon, bien sûr, et aussi La Pierrette à Pigalle, un soir au Gerpil, au Lux Bar, Les Pavés de la rue Norvins, Adieu Gen Paul... et Ivrogne, pourquoi pas, où celui qui levait facilement le coude, lance « Venez boire avec moi, on s'ennuiera plus tard! ».

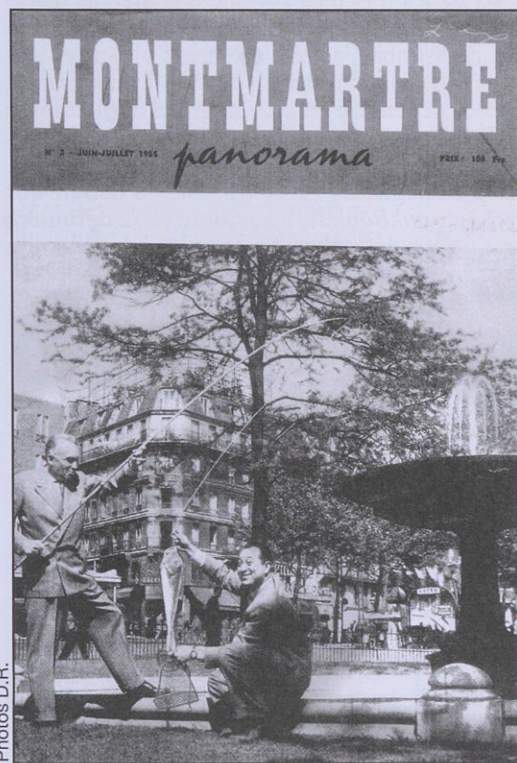
Le livre s'accompagne, pleine page, d'illustrations, aquarelles et encres de Claire Dupoizat, qui, à trente ans de distance, retrouve pleinement l'esprit de l'auteur de *Syracuse* et de *Mon truc en plumes*.

M.-P. L.

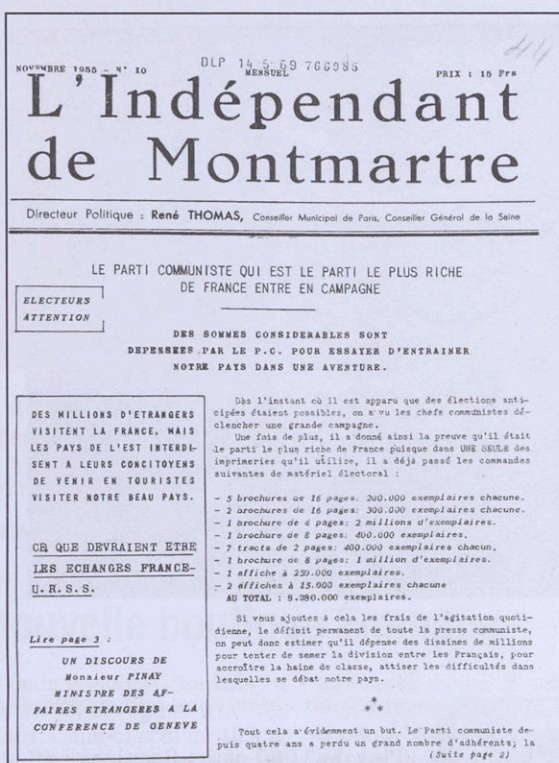
18e Histoire

De la Première Guerre mondiale à l'époque contemporaine: le 18e à la Une

Le 18e, *L'indépendant de Montmartre*, de 1914 aux années cinquante, la presse ne fait pas dans la dentelle: haro sur les « Boches » et les « métèques ». On respire un peu en 1955 avec *Montmartre Panorama*. Et en 1994, avec ce 18e du mois qui tient toujours la route.



Photos D.R.



La Grande Guerre bouleverse les conditions d'exploitation de la presse. Les difficultés d'approvisionnement en papier (le papier ne cessera d'être rationné qu'en 1921) et la mobilisation des journalistes provoquent la disparition de nombreux journaux. L'établissement de l'état de siège sur tout le territoire offre la possibilité aux autorités militaires de suspendre ou d'interdire toute publication périodique. L'installation de la censure préalable donne peu à peu naissance à une censure politique (il est interdit de parler des stratégies militaires, de donner le nombre de morts et de blessés...) que la presse, dans son ensemble, accepte, il faut le dire, sans protester.

Montmartre La Chapelle et *Le 18e* continuent de paraître, mais les informations locales se font de plus en plus rares et la plupart des pages sont occupées par de la propagande. On glorifie les héros de Verdun. Quand la victoire est sur le point d'être acquise, un chroniqueur règle ses comptes avec l'ennemi de l'extérieur et de l'intérieur: « Guerriers, saluez, c'est la France qui passe: la Race... Le Kayser se croyait le maître du monde et les Français se voyaient déjà envahis, à cause des politiciens gélatineux, sociaux à la manque, imprégnés du virus marxiste... Mais la brute sera vaincue! »

Vie chère, prix du pain

Dans les années qui suivent la fin de la guerre, *Montmartre La Chapelle* disparaît et en 1922 ne subsiste plus que *Le 18e*, c'est-à-dire

l'édition pour le 18e d'un journal publié dans tout Paris. La vie chère, le prix du pain, de l'électricité, le développement des transports, la politique municipale, la dangerosité des « métèques » et leur impossible intégration (« la majorité de la racaille d'une grande ville est représentée par des étrangers. Il faut leur faire payer une taxe de séjour de deux francs... ») prennent toute la place. On trouve quelques rares références à l'arrondissement: le succès de la soupe populaire en décembre 1922 et, à partir de 1924, des informations régulières sur les services publics de l'arrondissement (adresse et téléphone).

Le poulet de la Mère Marie

Dix ans plus tard, la situation n'a guère évolué. Cependant, au 18e, sont venus s'ajouter deux périodiques: un hebdomadaire, *Montmartre Journal*, qu'il n'a pas été possible de consulter, et *Notre Montmartre*, qui fut un mensuel très éphémère. Voici ce qu'on pouvait lire dans le premier numéro: « La célèbre artiste Rahna en tenue de colonelle décore le comique Dandy, membre de la Commune libre de Montmartre, en tenue de pompier... La charmante muse de Montmartre, Melle Bonnet, qui préside toutes les réunions de la Butte, et qui est jolie, bonne et compatissante, s'occupe spécialement de la soupe populaire ». Le journal donne aussi des informations sur les films à l'affiche (*Cœurs brûlés*, *Morocco* de Josef von

Sternberg, avec Marlène Dietrich et Gary Cooper, *La Tragédie de la mine* de Pabst) et sur les pièces à voir au théâtre: *Les Tricheurs* de Steve Passeur à l'Atelier, *Au-delà du baiser* de Claude Dazil au théâtre des Arts.

Les pages centrales sont occupées par de la publicité pour les articles des grands magasins de la Maison Dorée du 35 du boulevard Barbès. Les recettes de cuisine (le poulet de la Mère Marie), les conseils du docteur et des histoires pour les enfants complètent le tableau. À ces deux périodiques, il faut ajouter *Montmartre socialiste*, organe de la 18e section de la SFIO (l'une des plus grosses fédérations de la Seine) paraissant le premier samedi de chaque mois. En janvier 1938, c'est le pacte de Maurice Thorez avec... le Pape, pour le libre choix de l'école, publique ou privée, qui fait la une.

L'époque des chansonniers

Avec le deuxième conflit mondial, après les slogans bellicistes habituels (« des chars, des chars! souscrivez aux bons d'armement! »), c'est une nouvelle onde de choc pour la presse plus forte que la précédente. Tous les journaux d'avant-guerre disparaissent. Il faut attendre 1954 pour que réapparaisse un journal d'arrondissement: *L'Indépendant de Montmartre*. René Thomas, conseiller municipal en est le directeur politique, le rédacteur en chef et le rédacteur tout court. Pendant les quelques années de son existence, il part en campagne, par de violentes diatribes, contre le complot communiste. Exemples choisis: il faut éliminer les communistes de la caisse des écoles du 18e, le parti le plus riche de France entre en campagne, les chefs communistes soutiennent les criminels en Algérie et la pègre Nord-africaine dans l'arrondissement, les villas des chefs communistes sur la Côte d'Azur... Quand il reste de la place, le journal donne des informations plus locales: la coupe René Thomas des vieilles concierges, le jumelage de Montmartre avec son homonyme du Canada, et avec Papeete, la cueillette symbolique du raisin de la rue des Saules et la fête des Vendanges, la course de côte au ralenti de la rue Lepic.

D'autres publications seront plus éphémères, mais autrement plus intéressantes. *Montmartre Panorama*, créée en 1955, pour quatre numéros seulement, est l'une d'elles. Elle se veut la revue des amoureux de Montmartre, une revue qui refuse « l'épicerie » et « respire à l'air libre ». Claude Charles en est le rédacteur en chef, Paul Yaki, le conseiller historique. Parmi ses collaborateurs figurent les noms de Roland Dorgeles, Raymond Souplex, Jean Rigaux, Jean Marsac. Pierre Mac Orlan et Francis Carco font partie du comité d'honneur. Le Vieux Montmartre est le sujet de nombreux articles (« Montmartre et son maquis », « On cueille des fleurs à Montmartre »...), mais sans aigreur, ni sensiblerie. Le Montmartre actuel n'est pas

1914: Sus à la « racaille ».
1954: Sus aux communistes.

MONTMARTRE

panorama
N° 3 - NOVEMBRE 1994
LA REVUE DES AMOUREUX DE MONTMARTRE



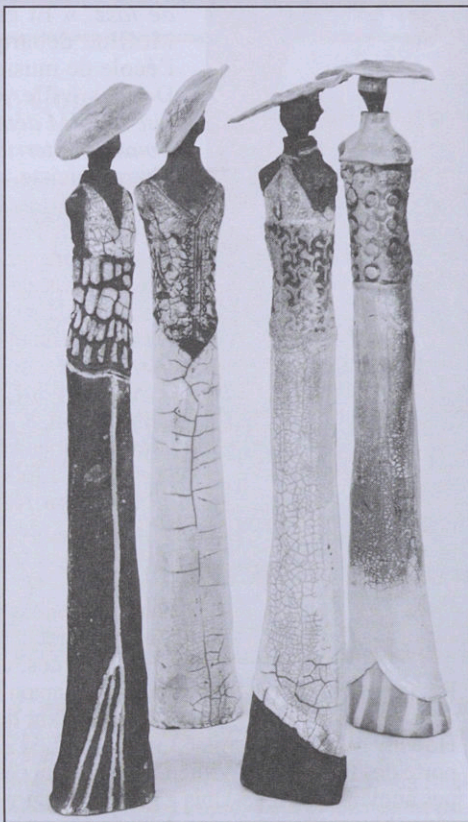
négligé pour autant : c'est la grande époque des chansonniers, « les derniers meuniers des moulins de Montmartre ». Souplex, Rigaud, Marsac rivalisent d'humour et de fantaisie. Des rubriques sont dédiées aux vieux métiers de la Butte (la feronnière de la rue Germain Pilon), aux théâtres et cabarets, où règne le French cancan. *Montmartre Panorama*, superbement illustrée, fait une petite place à la publicité.

Il y aura d'autres journaux, notamment quelques feuilles de partis politiques, le journal municipal... mais il faudra attendre juin 1990 pour la parution de *Paris Montmartre*, magazine trimestriel édité par l'association du même nom créée à l'initiative du peintre Midani M'Barki. Quatre ans plus tard, en novembre 1994, paraissait le premier numéro de notre *18e du mois*. Parallèlement, le même mois, sortait *Le Petit Ney*, journal de proximité de la Porte Montmartre, militant et engagé, mensuel lui aussi, et qui parut jusqu'en décembre 2011. Enfin, il y a dix ans, *Montmartre à la une*, trimestriel lancé par l'association des commerçants Lepic-Abbesses, voyait le jour.

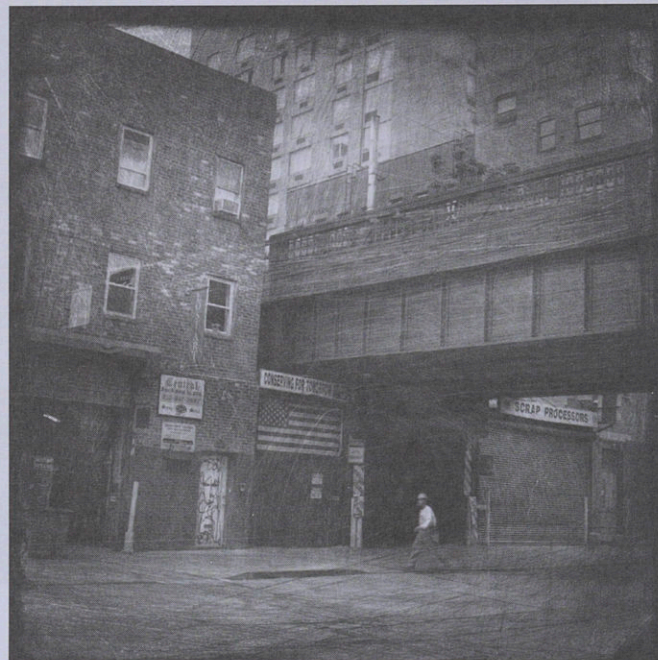
Dominique Delpirou
(En hommage à Noël Monier)

18e Culture

Portes ouvertes des artistes D'Anvers aux Abbesses du 15 au 17 novembre

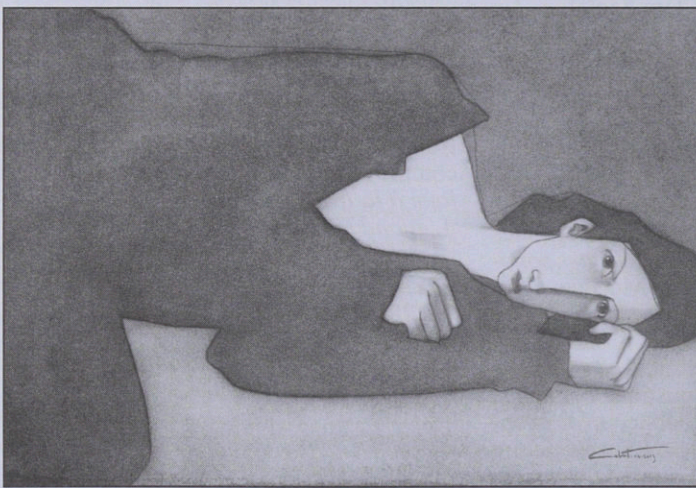


Ci-dessus : sculpture de Marie Juge

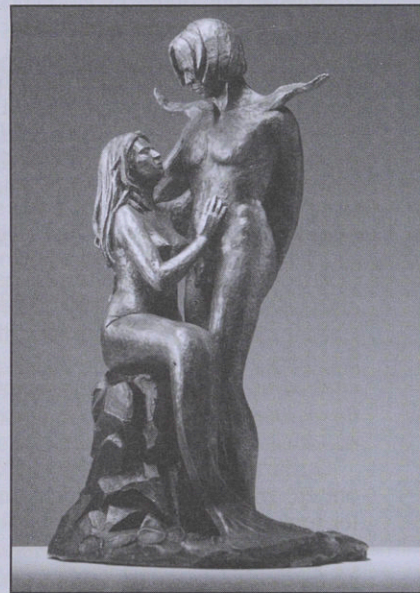


Ci-dessus : photographie de François Delandre

Ci-dessous : tableau de Cabaret



Ci-dessous : sculpture de Thierry Grave.



Traditionnel rendez-vous d'automne : les artistes de l'association *D'Anvers aux Abbesses* organisent, du vendredi 15 au dimanche 17 novembre, la dix-huitième édition des Portes ouvertes de leurs ateliers.

Vivant et/ou travaillant dans le 18e ou le 9e (à l'origine, ils ne résidaient qu'à Montmartre et ses alentours, d'où le nom, mais au fil des années, le périmètre s'est considérablement élargi parallèlement au nombre d'adhérents), ils sont maintenant 115. Ils se partagent pour l'occasion 71 ateliers, signalés chacun par un ballon rouge à la porte. Peintres, sculpteurs, mosaïstes, céramistes, photographes, brodeurs, plasticiens, tous les arts visuels sont représentés.

« Au bout de chaque œuvre, il y a une histoire, histoire que les artistes aiment partager avec le

public », déclare la mosaïste Anne-Cécile Lopez, présidente de l'association, appelant à une immersion dans leur univers.

Comme chaque année, une affiche plan est gratuitement à la disposition du public dans les ateliers. On peut aussi acheter le catalogue (2 €) de l'événement, accompagné d'une carte joker permettant de participer à une tombola et de gagner un *Émile*. Les *Émile*, ce sont des petits formats réalisés spécialement pour les Portes ouvertes (vendus 100 €) et soumis à concours. Le lauréat de l'année dernier était Frédéric Ardiet, un des piliers de l'association qu'il présida de 2001 à 2006.

M-P. L.

□ Portes ouvertes : vendredi 15 novembre de 18 h à 21 h, samedi 16 et dimanche 17 novembre de 11 h à 20 h. Rens : 06 10 52 15 39.

LES CHANSONNIERS SONT LES DERNIERS MEUNIER DES MOULINS DE MONTMARTRE
GASTON COUË

montmartre et ses chansonniers
RAYMOND SOUPLEX

Chansonniers... (text continues)

JEAN MARSAC
VOUS PRÉSENTE JEAN RIGAUD

Chansonniers... (text continues)

JEAN RIGAUD
VOUS RACONTE SON HISTOIRE

Chansonniers... (text continues)

CLAUDE CHARLES

Chansonniers... (text continues)

Du blues, du blues, du blues

L'un est Écossais, l'autre, Américain. Malcolm est guitariste et Tim, harmonicien. Ensemble ils chantent le voyage, la vie, l'amour. Le blues quoi !



© Bruno Lemesle

Malcolm McCallum et Tim McGlue.

Hobblers signifie boiteux en anglais. C'est le nom que s'est choisi la formation du guitariste écossais Malcolm McCallum et de l'harmonicien américain Tim McGlue. Le 16 novembre, les deux comparses présenteront au LMP leurs nouvelles compositions rassemblées dans le disque *Travelin' Light*.

Mais au fait, pourquoi Hobbler ? « J'avais eu un accident de deux-roues juste avant un concert, sourit Malcolm McCallum. Je suis arrivé avec les béquilles, j'ai dû jouer avec la jambe allongée sur un tabouret. » « Et moi je me suis fait opérer du dos, s'esclaffe Tim McGlue. Un moment, il jouait assis et moi debout, et la fois d'après c'était l'inverse. » Aujourd'hui, ils sont plutôt en forme, donc aucune inquiétude pour le concert au Lavoisier.

Harmonica, guitare et voix

Travelin' Light égrène treize chansons originales, tranches de vie, histoires de voyage, et ballades amoureuses. Certains morceaux puisent leur inspiration aux origines du blues, d'autres du folk. « On y trouve aussi des sonorités celtiques et amérindiennes, précise Tim McGlue. C'est un mélange, on écrit tous les deux, et on raconte chacun nos histoires. »

Guitare, harmonica, voix et c'est tout. Les chansons ont été enregistrées totalement en acoustique comme si les musiciens jouaient là devant leur public. « Nous voulions un enregistrement à l'ancienne, raconte Malcolm McCallum. Les guitares n'ont même pas été branchées sur la table de mixage, et il n'y a pas d'effets sur les instruments. On voulait un disque qui corresponde le plus à ce que les gens entendent quand ils viennent nous voir. »

Dans les années 1960, lorsque Malcolm McCallum était enfant, son instrument, c'était la cornemuse. Mais, c'est le rock qui le transportait. « Je me suis mis à la guitare, dès que j'ai été assez grand pour dire à mon père "écoute, ta cornemuse, tu peux la garder". »

Son frère aîné jouait du piano dans le style de Fats Waller, celui du jazz des années 1930. Il écoutait des vinyles de jazz et des compilations de Duke Ellington. « Je suis tombé très jeune sur un morceau qui s'appelait Wee baby blues, avec Art Tatum au piano et Big Joe Turner au chant. » Une révélation.

Pour Tim McGlue, ça commence à Chicago avec le piano et le chant. « J'ai beaucoup chanté. À l'église, c'était le gospel et très vite ça a tourné au rock'n'roll et au blues. J'ai joué de l'harmonica assez jeune mais la guitare, ça m'est venu assez tard. J'ai enchaîné les stages de blues,

de jazz. » Et en 1976, Tim McGlue débarque au CIM, l'école de musique de la rue Doudeauville. « J'ai appris que le CIM déménageait, je trouve cela terrible », regrette l'harmonicien.

Malcolm et Tim sont des enfants des années soixante. Leur culture puise dans l'explosion musicale qu'ont connue ces années. Le blues électrique est né à Chicago. Des bluesmen arrivés du Sud comme Howlin' Wolf, Sonny Boy Williamson, Jimmy Reed ou Elmore James ont fait la jonction entre le folk blues du sud et le rock'n'roll. Mais aux États-Unis, ces artistes sont restés dans ce qu'on appelle le « race records », leur public était principalement Afro-Américain. Des jeunes Britanniques férus de blues, comme Keith

Richards des Rolling Stones, ou Eric Clapton les ont découverts. À leurs débuts, les Stones jouaient des reprises de Howlin' Wolf. Le premier 33 tours de Led Zeppelin comporte des reprises de Willie Dixon. Le succès de ces groupes anglais aux États-Unis a permis de faire connaître ces vieux bluesmen aux jeunes Américains. « Ce sont les musiciens anglais qui ont redonné le blues aux Américains, confie Malcolm McCallum. Lorsque les Stones donnaient des interviews, ils disaient que les vrais mecs, c'était Muddy Waters et Howlin' Wolf. Ils ont reconnu leurs sources et nous, on s'est nourri de ça. »

Si on dansait ?

Les deux compères sont très heureux de jouer au LMP. Il faut dire que Malcolm McCallum connaît le quartier comme sa poche. Il y vit depuis plus de trente ans. « J'ai joué à la troisième fête de la Goutte d'Or, se souvient-il, quand les concerts avaient lieu sur le démol. »

Tim et Malcolm se sont également produits plusieurs fois au Saraaba. « Cette salle de la Goutte d'Or a fermé en mai 2012 et c'est dommage », déplore Malcolm. C'était l'un des rares lieux de culture, au sens large, africain de Paris. Sylvie et Nago Seck y organisaient des conférences, certains intervenants venaient d'Afrique, des danseurs, des écrivains, des sociologues. « Ils étaient également journalistes et de grands musicologues, raconte Malcolm. Quand ils ont été en difficulté, ils n'ont reçu aucune aide de la municipalité, ou si peu. La fermeture du Saraaba me met hors de moi. »

Autre lieu important pour le musicien : le Xango Bar qui lui a été fermé par la préfecture. Finies les soirées slam, repas de voisinage, et soirées musicales organisées par Faouzi, le patron. « C'est comme le LMP, poursuit Malcolm. Le problème, c'est que la municipalité ne voit pas au-delà du fait que c'est un théâtre. Le LMP, c'est aussi autre chose dans le tissu social du quartier. »

« La salle du LMP sonne bien pour l'acoustique », se réjouit néanmoins Tim McGlue. Car au-delà des difficultés que connaissent les lieux culturels du quartier, les deux musiciens entendent bien passer un bon moment avec le public. Et Tim de conclure : « n'oublions pas que le blues est aussi une musique faite pour danser. »

Nadia Djabali

□ LMP 35 rue Léon, 01 42 52 09 14. www.rueleon.net, Concert le samedi 16 novembre à 20 heures.

Virgin : appel à projets pour une reprise culturelle du lieu

La Mairie de Paris, en accord avec celle de l'arrondissement, a lancé un appel à projets pour une reprise des locaux de Virgin du 15 boulevard Barbès. Selon cet appel, lancé par le biais du bailleur social Paris Habitat, seront étudiés en priorité les projets à dominante culturelle. Gibert-Joseph et Rougier et Plée seraient sur les rangs.

Ouvert en 2002 locaux déjà gérés par Paris Habitat, Virgin Barbès a été mis en liquidation judiciaire en juin dernier et ses trente-quatre salariés ont été licenciés. Ils ont toutefois obtenu un plan social du double de celui prévu initialement par l'employeur, Butler Capital, qui a également liquidé les trois autres magasins parisiens (445 salariés au total).

Virgin a déjà « rouvert » mais de façon bien éphémère, jeudi 17 et vendredi 18 octobre, avec l'installation dans les lieux de disquaires indépendants, venus présenter et vendre CD et surtout vinyles de rock, pop, soul et reggae. Les gilets rouges des anciens employés décoraient les murs, rappel de leur lutte et de l'association qu'ils ont créée. Certains étaient d'ailleurs présents, demandant que l'on écoute leurs suggestions pour l'ouverture d'un nouveau lieu culturel. ■

À l'Institut des cultures d'islam (ICI)

• jeudi 21 novembre (19h30), projection de *Toiles d'araignées*, film malien d'Ibrahima Touré tiré du roman d'Ibrahima Ly écrit en prison. Mariama, une jeune fille qui refuse un mariage forcé et se rebelle, est jetée en prison. Elle y rencontre Yoro, un enseignant opposé au pouvoir militaire en place. Trouveront-ils la liberté ou du moins l'espoir d'une liberté ?

• Samedi 23 novembre, à midi, rencontre avec des auteurs de *Voix hautes pour Tombouctou*, recueil de poèmes écrits par vingt-cinq auteurs de seize pays sur quatre continents pour réagir contre les sévices et les saccages dont Tombouctou a été victime en 2012.

□ 19-23 rue Léon. 01 53 09 99 84. Entrée libre.

Un nouveau local pour L'Odeur du book

L'Odeur du book ne devrait pas s'évaporer. La librairie d'occasion (sciences humaines et littérature) du 13 rue Ramey était menacée de disparaître. Le bâtiment, dégradé d'ailleurs, vient d'être racheté par la Ville qui veut y implanter des logements sociaux et garder des locaux d'activité, mais les travaux doivent durer deux ans.

Jusqu'à présent, aucune solution de relogement acceptable n'était en vue mais voici qu'un local se trouve disponible, dans le même quartier Clignancourt, rue Hermel, de l'autre côté de la mairie. Morena Negri et Eric Meary, qui tiennent la librairie depuis dix ans, devraient signer le bail en novembre. ■

LE MOIS DU

18^e

Expositions

A la galerie ART aujourd'hui Singularités plurielles, Marc Prialnic et Jean-Paul Souvraz

Il peut sembler paradoxal de présenter dans une même exposition les œuvres de deux artistes aussi incompatibles que Marc Prialnic et Jean-Paul Souvraz.

Pourtant, c'est délibérément que Marianne et Philippe Rillon, codirecteurs de la galerie, ont choisi le contraste de ces deux expressions

singulières: quand Souvraz exalte la couleur, Prialnic nous plonge dans l'ombre du dedans... Quand Souvraz nous entraîne dans un truculent carnaval, Prialnic invoque les fantômes du passé... Quand Souvraz met en scène d'improbables créatures, mi-humaines mi-animales, Prialnic invoque inlassablement

un profil sans visage. Marianne Rillon souligne: « Nous voulons montrer des artistes qui ont une cohérence et une authenticité, une réelle "œuvre", quelle que soit la forme qu'ils choisissent. »

□ Jusqu'au 30 novembre, 8 rue Alfred Stevens (9e).



Œuvre sur bois de Marc Prialnic.

Au BAL Dark Knees, photos de Marc Cohen

● Jusqu'au 8 décembre, 2 impasse de la Défense.

Les genoux sont sales (dark knees) mais aussi les mains et les pieds, les tee-shirts, les pantalons... et même la neige! Cette noirceur est celle de Wilkes-Barre, ancienne ville minière prospère de Pennsylvanie qui aujourd'hui meurt à petit feu. C'est la ville natale de Mark Cohen, celle où il vit toujours et qu'il a choisie comme toile de fond. Mais il n'a pas d'intention documentaire: même si certaines images ont une connotation sociale, il saisit des fragments de gestes, de postures et de corps, visions d'un monde qui ne tourne pas rond. « En restant coincé à Wilkes-Barre, je suis devenu un surréaliste, par la force des choses » explique Mark Cohen sur son travail qui dégage une énergie presque désespérée, voire menaçante où même les natures mortes paraissent fragiles et instables.

Le flash et les (trop) gros plans décapitent les corps, accentuent la laideur et la tristesse, même si quelques touches de rouge ou de jaune vifs viennent « réchauffer » certaines images. Les objets les plus ordinaires (une barrière, un



fautail, une corde à sauter) deviennent inquiétants et même agressifs car les images semblent rarement figées ou immobiles: elles sont vibrantes comme sorties d'un film prêt à repartir à l'instant.

L'œuvre de Mark Cohen distille une vision kafkaïenne, impitoyable et poétique des rues de sa ville natale et de ses environs.

Sa galerie de personnages

décapités, grossis, décadres, nous livre un paysage mental, une abstraction onirique.

Violentes ou drôles, ses images improvisées et aléatoires, prises en rafale par accident, ne permettent aucune certitude, aucune facilité: nous sommes en terrain connu, ces sujets nous sont familiers mais pourquoi cette vision déformée nous est-elle tellement étrangère?

Annie Katz

À la Galerie 3 F Caroline Nocart et Laurence Cornou, peintures et illustrations

Tous les jours de 14 h à 19 h du 4 au 10 novembre. 06 63 22 48 68.

Caroline Nocart a suivi une formation de design graphique aux Beaux-Arts de Nancy. Après avoir exercé en agence de pub, elle s'oriente vers l'illustration pour la presse, l'édition et les collectivités territoriales. Ses illustrations aux ambiances très colorées sont réalisées à base de papiers découpés, collés.

Elle aborde des thèmes aussi variés que la jeunesse, l'environnement, l'urbanisme, la santé, l'éducation... en leur apportant une touche de fraîcheur, de légèreté et de poésie. « Ce sont, dit-elle, des illustrations d'atmosphère ».



Une œuvre de Caroline Nocart.

Laurence Cornou est diplômée d'Arts plastiques à l'École nationale

supérieure des Beaux-Arts de Paris. Elle s'était spécialisée dans les illustrations en agence avant de se lancer dans l'illustration de BD, le graphisme et les croquis pour différentes éditions en particulier Plon et Hachette à destination des enfants.

Toutes deux se sont essayées aussi à la peinture, elles présentent à la 3 F croquis et toiles, une exposition gaie, fraîche, pleine d'humour en tout cas très colorée.

Michel Cyprien

Galerie Amtares Paris-Berlin

Du 19 novembre au 19 janvier 2014, 29 Rue Lamarck.

Pernelle Duvillet, qui a quitté les Abbesses pour s'installer à Berlin, présente ses huiles: bistrot montmartrois et biergartens berlinois se répondant.

Par ailleurs, 16 et 17 novembre: expo de photos de Vincent Meyer sur l'Australie. 30 novembre et 1er décembre, tableaux naïfs de la chanteuse Sabine Paturel à l'occasion de la sortie de son dernier album.

Galerie Chappe Inside Joel & Ethan Coen

Du 6 au 23 novembre, 4 rue André-Barsacq, 01 42 62 42 12.

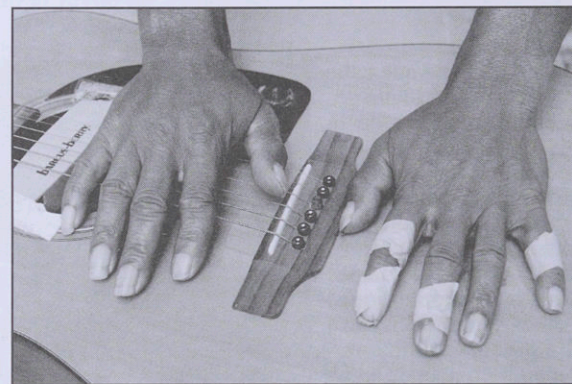
Exposition collective en hommage aux frères Coen, à l'occasion de la sortie de leur dernier film, *Inside Llewyn Davis*, grand prix du jury du festival de Cannes 2013. Peintures, dessins, sérigraphies, affiches... toutes les œuvres portent un regard singulier sur l'univers des cinéastes. MPL

Cadre exquis

Like a song, Mississippi Blues,

photos de Béatrice Chauvin

30 novembre et 1^{er} décembre, 31 rue Doudeauville.



Pat Thomas, bluesman, Leland, Mississippi. Octobre 2011

Béatrice Chauvin va régulièrement dans le Mississippi, à Memphis également. Elle en a rapporté des photos et aussi des objets créés autour de ses clichés (*custom craft*) qu'elle expose dans la boutique d'encadrement de Daniel Danzon. Des musiciens joueront du blues tout ce week-end, rencontres et échanges sont prévus avec le public.

À la galerie Béatrice Bellat

Éventails, mode et accessoires

Du 7 novembre au 31 décembre, 103 rue Lamarck. 01 42 58 37 34.

Éventails de Jacqueline Regnier, collages renvoyant à l'histoire des éventails d'Anna Andrault, jolies femmes et beaux chapeaux des stylistes Georgio et Lydia Sammartin: l'élégance, la coquetterie, la fraîcheur de la féminité s'éventent rue Lamarck.

Au 104 Jeune création 2013

Du 9 au 17 novembre 12 h à 19 h, 5 rue Curial.

Jeune création présente sa sélection 2013 d'art contemporain, exposition internationale comptant 56 projets inédits d'artistes émergents: peintures, sculptures, photos, vidéos, installations, performances..., soit tout un panorama de la jeune création actuelle.

Galerie Jeune Création Discount.

Dans la limite des stocks disponibles!

Jusqu'au 8 novembre, soirée de réassort vendredi 1er novembre 18 h. 24 rue Berthe.

Jeune Création joue des liens entre pratique individuelle et industrie marchande en invitant une quarantaine d'artistes à exposer leurs œuvres, vendues entre 0,90 € et 199,90 € sous un titre tapageur et des outils marketing bon marché. Les œuvres, nullement dévaluées par le vocabulaire du « tout doit disparaître », nient la logique de la consommation de masse et réactivent une mécanique du désir pérenne.



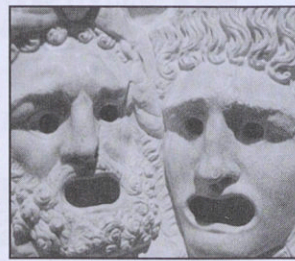
LE MOIS DU 18^e Théâtre

Les P'tits Molières, palmarès le 25 novembre

La première cérémonie de remise de prix des P'tits Molières aura lieu lundi 25 novembre à La Comédie Caumartin. La soirée a été conçue comme un spectacle burlesque dans l'esprit de la farce et du comique que Jean-Baptiste Poquelin installa dans le théâtre

français. Jérôme Tomray, du Pixel, à l'origine du projet, et son équipe ont tout fait pour que le spectacle vivant acquière une visibilité dans les petites salles (moins de cent places) et dans les quartiers parisiens périphériques oubliés. Ainsi, la décision d'organiser ces

P'tits Molières, à l'instar des Molières des "grands" existant depuis 1987. Treize théâtres participent à l'opération, les spectacles éligibles y ont été programmés de septembre 2012 à août 2013. Il y aura quinze récompenses dont un prix du public. ■



Aux Béliers Parisiens **La Générale Pompidou**, de Christophe Guichet, mise en scène de l'auteur

● Jusqu'au 17 novembre, vendredi et samedi 19h, dimanche 18h, 14, bis rue sainte Isaure, 01 42 62 35 00.

I dée originale que cette vraie fausse histoire des premières dames de la Ve République. Cette comédie au palais de l'Élysée, mouvementée et sans langue de bois, montre les passations de pouvoir entre les premières dames sous la Ve République : Anne-Aymone Giscard d'Estaing, Claude Pompidou, Bernadette Chirac et Danielle Mitterrand sous le regard de Linotte, fidèle gouvernante du palais depuis Madame de Gaulle. Il n'est question que de « *Femme de* » dans sa solitude, la folie du pouvoir, la notion du rôle à jouer, du rang à tenir. Ces dames n'ont pas de rôle bien défini dans la hiérarchie officielle, elles sont pourtant représentantes à part entière de notre histoire contemporaine et chacune une image de la République Française et de ses traditions. Leurs maris ont occupé la vie politique pendant cinquante ans, elles ont été leur soutien. Christophe Guichet joue avec les anecdotes dont les récits ont été vérifiés et rendus publics en leur temps. Il est assez drôle de percevoir, dans leur mise en situation respective, le clivage apparent de leur origine, de leur conception du pouvoir, de leur évolution au palais dans chacune des quatre séquences proposées.

D.R.



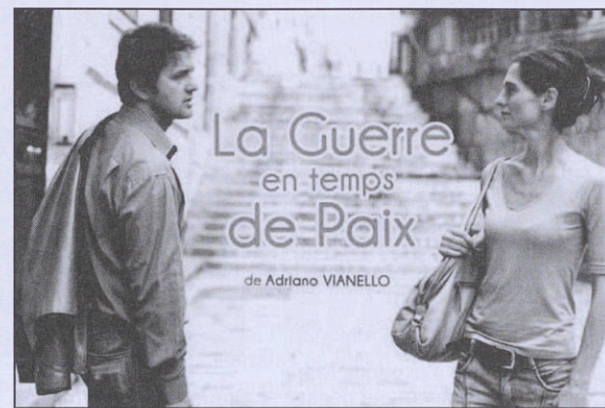
Claude Pompidou, surnommée à juste titre par le personnel, « la Générale », méprisante et sûre d'elle. Danielle Mitterrand, républicaine féministe, arrogante. Anne-Aymone Giscard d'Estaing et Bernadette Chirac se battaient pour une reconnaissance de leur fonction. Et au milieu de cette comédie, Linotte, fidèle gouvernante qui aura traversé tant bien que mal les septennats depuis Madame De Gaulle et « *qui ne veut pas être communiste* » avec l'arrivée de François Mitterrand au pouvoir. Elle finira par sombrer et renouer avec son passé. Des moments cocasses comme le Mojito offert par Fidel Castro, qu'elles dégustent

ensemble, que Madame Pompidou a du mal à déglutir et qui amènera cette réplique de Madame Chirac : « *Il est très bon, n'hésitez pas, cette boisson ne vous rendra pas marxiste pour autant* ». Cependant, elles sont d'accord sur deux points essentiels : elles sont conscientes de leur devoir envers la République et elles pardonnent à leurs maris leurs nombreuses incartades ! Cette comédie est interprétée par cinq comédiennes qui restituent à merveille l'ambiance du Palais et en font un bon moment de théâtre, gai, frais, avec quelques pointes d'humour à croquer sans modération. **Michel Cyprien**

Au Théâtre Montmartre-Galabru

La Guerre en temps de paix, de Adriano Vianello, mise en scène de Chantal Trichet, avec Silvana Gasparini et Enrico Marassi.

Jusqu'au 21 décembre, samedi à 20h. 4, rue de l'Armée d'Orient. 01 42 23 15 85.



D.R.

Une femme rencontre un homme et tombe éperdument amoureuse de lui. Lui, par ennui, se laisse aller à une relation sans sentiments. Sauront-ils vivre ensemble ? Cette comédie de mœurs explore la question du désir dans notre monde moderne où la représentation sociale, le sexe, et le sentiment ne font pas toujours bon ménage. Les personnages s'adressent au public, faisant ressortir les non-dits dans la vie du couple. La mise en scène, jolie, bien rythmée, élargit le propos en intercalant des interviews de passants disant quelques mots sur les faits marquants de leur vie, leurs attentes. Les deux comédiens interprètent avec beaucoup de finesse et d'allant cette pièce à laquelle leur petit accent italien donne un charme supplémentaire. Sensibilité, justesse, humour, et suspense : tout pour un agréable spectacle. La pièce, jamais représentée en France, est une bonne manière de découvrir l'écriture italienne contemporaine.

Pour mémoire, au même théâtre, le mercredi à 20 h, pour les amateurs de chanson française rétro, Laurette de Paname, incarnée par Laure Bontaz qui danse, chante, raconte avec une gouaille et un entrain joyeux, avec un rythme d'enfer et toute une panoplie de costumes magnifiques.

Martine Souloumiac

Au théâtre des Abbesses **La Mort de Pompée, Sophonisbe**, de Pierre Corneille, mise en scène de Brigitte Jaques-Wajeman

● Du 13 novembre au 1er décembre, mercredi, jeudi, vendredi 20h30, samedi et dimanche 15h ou 20h30. 31 rue des Abbesses. 01 42 74 22 77.

La troupe de onze comédiens joue en alternance ces deux pièces dans une scénographie similaire, les acteurs évoluant autour d'une table immense où se traitent affaires privées comme affaires du monde, déjà utilisée pour *Nicomède* et pour *Suréna*, programmées aux Abbesses en 2011 et 2012 et traitant, elles aussi, de la confrontation entre Orient et Occident, des rapports entre Rome et ses colonies.

La mort de Pompée (écrite en 1643) raconte le destin de Pom-

pée, général prestigieux, héros de la République, ami puis ennemi de Jules César, réfugié en Égypte et assassiné près d'Alexandrie sur ordre du pharaon Ptolémée, frère de Cléopâtre, mais à l'instigation occulte de César et d'Antoine. Corneille, dans cette pièce, aurait fait aussi allusion aux événements contemporains comme la guerre civile et la Fronde et aurait réglé ses comptes avec Richelieu, mort l'année précédente.

Sophonisbe (1663) traite des derniers jours de cette reine de

Numidie, Carthaginoise, fille d'Asdrubal, qui refusa l'alliance avec Rome, se battit et fut vaincue par Scipion l'Africain. Sophonisbe s'empoisonna, préférant la mort au déshonneur qui l'attendait : participer au « triomphe » de Scipion, enchaînée derrière le char du général défilant dans Rome. **M.-P. L.**

Également aux Abbesses : danse avec le jeune chorégraphe américain Daniel Linehan, du 5 au 9 novembre, à 20h30.

Pour les enfants

À l'Atalante **Au fil de l'eau**,

spectacle de marionnettes (à partir de 4 ans) de Grégoire Callies et Jean-Baptiste Manessi. Jusqu'au 16 novembre, 10 place Charles-Dullin, 01 46 06 11 90.

Régina, dernière des vingt enfants du vieux Jean-Sébastien Bach, lui rend visite un matin alors qu'il est encore au travail. Elle sera sa confidente, il lui enseigne le sens de l'existence et lui fait entendre les plus belles pages de son œuvre. Les marionnettes évoluent en musique dans le bureau du maître reconstitué.

Au Grand Parquet **Queue de poissonne**,

Création d'Ilka Schönbein et Laurie Cannac (à partir de 8 ans). Jusqu'au 3 novembre, 35 rue d'Aubervilliers. 01 40 05 01 50.

La nouvelle saison s'ouvre au Grand Parquet avec un spectacle de marionnettes, reprenant l'histoire de la Petite Sirène. Jeux de miroirs entre eaux profondes et terre sèche.

Au Pixel **C'est la vie**, comédie de la compagnie Didascalies, mise en scène par Thibaut Garçon.

• Jusqu'au 30 novembre, jeudi et samedi à 21 h 30, 18 rue Championnet, 01 42 54 00 92.



à être prononcées sur scène ; elles donnent des indications d'action, de jeu ou de mise en scène. La compagnie en use jusqu'à la disparition des dialogues au profit de la gestique, des grognements, gémissements et onomatopées. Disparition des mots mais pas du sens, la « vie » du titre n'en a qu'un, vers lequel chacun va inexorablement ou que d'autres accélèrent. Temps croisés, scènes imbriquées et *flash-back* reconstituent son cours. Un accident mortel et deux assassinats plus tard, la question du sens de la vie est bien oubliée. Le tragique grand-guignolesque se consomme froid et l'histoire ne repasse pas les plats. Pour évoquer le ressassement perpétuel des gémissements existentiels, Francis Picabia disait : « *La vie est une guitare sur laquelle on joue toujours le même air* ». Peut-être, mais rien n'empêche d'en jouer légèrement.

Robert Sebbag

Une famille française moyenne (très, très moyenne), deux parents et deux enfants : l'une enfermée dans un mariage triste, l'autre bouclé dans sa solitude. Et le ramoneur savoyard qui grattouille son rôle de Monsieur Loyal, de voix off et de mari beauf, en chantant et en faisant reprendre les refrains à la salle. L'interactivité poussée jusqu'au renversement fait rire le public, il est venu pour.

Au théâtre, les didascalies sont intercalées dans le dialogue écrit, mais n'en font pas partie, elles ne sont pas destinées

à être prononcées sur scène ; elles donnent des indications d'action, de jeu ou de mise en scène. La compagnie en use jusqu'à la disparition des dialogues au profit de la gestique, des grognements, gémissements et onomatopées. Disparition des mots mais pas du sens, la « vie » du titre n'en a qu'un, vers lequel chacun va inexorablement ou que d'autres accélèrent. Temps croisés, scènes imbriquées et *flash-back* reconstituent son cours. Un accident mortel et deux assassinats plus tard, la question du sens de la vie est bien oubliée. Le tragique grand-guignolesque se consomme froid et l'histoire ne repasse pas les plats. Pour évoquer le ressassement perpétuel des gémissements existentiels, Francis Picabia disait : « *La vie est une guitare sur laquelle on joue toujours le même air* ». Peut-être, mais rien n'empêche d'en jouer légèrement.

À la Manufacture des Abbesses, **Rouge Tango**

de Raffaele Salis, avec Valérie Choquard et Yves Thuillier, jusqu'au 27 Novembre, du dimanche au mercredi à 21h, 7 rue Véron,

Gianni et Giorgia, un couple de danseurs de tango, est confronté aux affres de la passion amoureuse. Dans cette quête folle d'un amour absolu et éternel, les amants terribles passent par différents états d'âme. Avec rage, sensualité et volupté, ces partenaires de danse et de vie se désirent, se cherchent, s'interrogent et se rejettent pour mieux se retrouver.

Quand la tension est à son comble et que les mots ne suffisent plus, les corps entrent en scène. Quoi de mieux que le tango pour exprimer toutes les nuances et les vertiges de la passion ? Cette danse est née à Buenos Aires à la fin du XIXe siècle, au bord du Rio de la Plata, dans les quartiers populaires de la capitale argentine. Longtemps banni de la bonne société, le tango est la danse de l'amour et une expression du désir. C'est la recherche d'un enlacement, d'une façon d'être ensemble.

Rouge Tango restitue, par le texte et les danses très variées, les émois des deux amants. Raffaele Salis propose

une mise en scène audacieuse qui parvient à mêler habilement le théâtre et la danse. Chaque pas fait écho et donne corps aux émotions des personnages. L'amour est toujours en mouvement et ne s'arrête jamais. Sur le tempo du tango, les corps exultent, vibrent et se révèlent. L'occasion de découvrir les multiples facettes de cette danse, ses différents pas et ses figures incontournables. Les acteurs danseurs Valérie Choquard et Yves Thuillier connaissent leur partition. Leur pratique de cette danse depuis neuf ans assure une prestation scénique millimétrée. Avec une énergie palpable, les chorégraphies sont torrides, sensuelles et langoureuses.

Cette pièce, qui a obtenu un franc succès au festival Off d'Avignon en 2012 et 2013, donne une belle anthologie du tango. Le spectacle est accessible aussi bien aux aficionados qu'à un public plus large sensible à cet univers musical.

Lilaafa Amouzou

Musique

Au Petit Ney **Concert des Fils de la Plage**

Vendredi 20 novembre, 20 h, 10 avenue de la Porte Montmartre, 01 42 62 00 00.

Chansons en anglais et en français allant du blues au folk en passant par

le rock'n'roll et la country avec Perry Leopard, Zox, Joe Blaster et Lari Lucien.

À l'Étoile du nord **Cabaret d'amour II**

Lundi 25 novembre, 20h 30, 16 rue Georgette-Agutte, 01 42 26 47 47.

Heureuse, Sophie... Alors qu'on commémore le cinquantenaire de la disparition de « la Môme », Laura Clauzel, comédienne et chanteuse, habitant l'arrondissement, lui rend hom-

mage. Elle reprend son Cabaret d'amour et interprète les chansons méconnues d'Édith Piaf. Elle est accompagnée au piano par Yuta Masuda.

M.-P. L.

LE MOIS DU

18^e

Cinéma

Au Louxor **Hommage au cinéaste Djibril Diop Mambety**

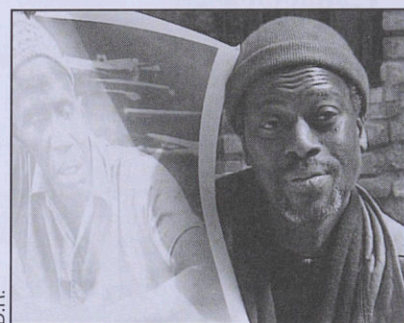
• Du 22 novembre au 7 décembre, 16, rue Georgette Agutte, 01 42 26 47 47.

Dans le cadre du Tandem Dakar-Paris, le Louxor rend hommage au cinéaste africain majeur Djibril Diop Mambety qui, par ses films, a su dessiner un Dakar sensible et profondément humain.

• mardi 12 novembre, 20 h 30 : **Touki Bouki, le voyage de la hyène**, son premier long métrage (1972). La séance sera suivie d'une discussion avec Fabienne Duszynski, de la revue de cinéma Vertigo.

• dimanche 17 novembre, 11 h : **La petite vendeuse de soleil** et **Le franc**. Ces deux courts-métrages sont les premiers volets d'une trilogie Histoires de petites gens commencée en 1995 et interrompue par la mort du cinéaste en 1998.

• dimanche 24 novembre, 11 h : **Hyènes**. Ce second long métrage de l'auteur traite de la vengeance d'une vieille femme humiliée, sur le thème de la



D.R. **Djibril Diop Mambety**

Visite de la vieille dame de Dürrenmatt. Le Tandem Dakar-Paris est mis en œuvre par l'Institut français, avec le soutien de la Ville de Paris, de la Ville de Dakar, du ministère des Affaires étrangères et du ministère de la Culture et de la Communication.

Annie Katz

Etoile du Nord **Cine in corpore, Conception Guillaume Clayssen, compagnie des Attentifs.**

• Du 22 novembre au 7 décembre, 16, rue Georgette Agutte, 01 42 26 47 47.

Cine in Corpore. Titre énigmatique. Le public verra-t-il du cinéma ? Du théâtre ? De la danse ? Ou les trois mêlés ? En fait, bien des gens de théâtre, sans compter le géant Patrice Chéreau, reconnaissent avoir puisé une partie de leur inspiration de façon discrète ou évidente dans le cinéma.

Guillaume Clayssen, en observateur de sa propre histoire et de son propre rapport au cinéma, note que chaque film lui faisait entrevoir un nouveau corps : « *corps volant avec Peter Pan, corps sauvage avec Tarzan, corps chantant et dansant avec West Side Story* », etc.

D'où l'idée de les mettre en scène. Et pourquoi pas ? Demander aux acteurs leurs propres souvenirs. Une comédienne d'origine lettone évoquera les films soviétiques édulcorés et l'explosion d'émotion

devant les films étrangers après la chute du mur de Berlin. Un acteur a été fasciné par les superhéros (Batman, Zorro...), une actrice était amoureuse de Jean Marais dans *Peau d'Âne* et chantait toute la journée les chansons des films de Demy.

C'est à partir de ces fragments de vie auxquels se mêlent des mises en scène des corps mythiques du septième art, féminins, masculins, amoureux, luttant, combattant, que le metteur en scène a bâti son spectacle.

Dans le cadre de sa création, le metteur en scène Guillaume Clayssen viendra parler de la place du cinéma dans nos vies. Une réflexion sur les mythes contemporains. Bibliothèque Jacqueline de Romilly, 16, avenue de la porte Montmartre, samedi 9 novembre à 16 h.

Rose Pyenson

À la Reine blanche **Le Cabaret des mots**

de Matei Visniec, mise en clown de Victor Quezada-Perez, du 6 novembre au 19 décembre, mercredi et jeudi 21 h, 2 bis passage Ruelle, 01 42 05 47 31.

Spectacle écrit par Matei Visniec, dramaturge franco-roumain, mêlant poèmes en prose, musique et chant, animé par les clowns irrévérencieux de la compagnie Umbral. Un cabaret poétique et politique traitant de la mixité des cultu-

res, du pouvoir et de la volonté de pouvoir, des utopies, du grotesque de certaines idéologies...

Le Cabaret des mots a été joué cet été en Avignon dans le festival off.

MPL

Musique

Gabriel Fauré à N-D de Clignancourt

Le 23 novembre

Concert Gabriel Fauré avec deux ensembles du 18e, La Lyre de Montmartre et L'Écho philharmonique, samedi 23 novembre (20 h 30) à Notre-

Dame de Clignancourt. Ce concert entre dans le cadre des cérémonies du 150e anniversaire de l'église dont Fauré fut organiste. ■

Danse

Trois jours de danse à Pajol

Du 8 au 10 novembre, esplanade Nathalie Sarraute

Le groupe Traverses, qui avait déjà organisé, au printemps, des manifestations artistiques dans l'espace public du quartier La Chapelle, présente, dans

la nouvelle salle de spectacle Pajol, trois jours de danse : vendredi 8 novembre (17 h 30), samedi 9 et dimanche 10 (20 h). ■

Des oiseaux, des papillons et... Geneviève

« En ces temps grisounets de crise et de morosité, voulez-vous connaître un moyen magique de mettre des couleurs et du plaisir dans vos yeux, votre tête et votre cœur ? En plus, ce qui ne gêne rien, ce plaisir peut être partagé avec tous ceux qui nous entourent : les enfants, les adultes, les jeunes, les personnes âgées, les Français(es), les immigré(es), habitant(es) du quartier ou visiteurs de passage !

Alors pour voir ce tour de magie, vous pouvez venir à l'entrée de la rue de la Goutte d'Or, côté boulevard Barbès : une artiste voisine, Geneviève Bachellier, grâce au concours de la crèche municipale, de l'Équipe de



développement local de la Goutte d'Or et de la Mairie, a fait entrer dans notre rue des oiseaux multicolores, des ballons, des papillons, qui enchantent petits et grands et animent le quartier, qu'il pleuve, qu'il neige, qu'il vente ou qu'il fasse un soleil radieux !

Un grand merci à cette artiste et à tous ceux qui ont contribué au projet : ils ont illuminé notre environnement quotidien, avec des décors qui touchent nos cœurs universellement, qui volettent dans nos têtes et qui réveillent en nous des chansons et des comptines, sans faire de bruit, dans la plus grande discrétion...

Créer du lien et permettre à tous de partager cet enchantement devant une grande fresque d'art naïf surgie comme sortie d'un rêve, c'est cela aussi la Goutte d'Or qu'on aime tant ! »

Catherine, un des oiseaux habitant le 48 rue de la Goutte d'Or

Bars branchés et nuisances sonores (suite),

« À la lecture du 18e du mois d'octobre 2013, j'ai été heureux de lire dans les pages courrier apportant une nuance sur le tableau quasiment idyllique de la situation que vous aviez apporté dans votre article du journal de l'été.

En effet, comme l'indique Elise Philippon, il est probable que de très nombreux riverains subissent cette situation qui mériterait d'être bien plus encadrée par la mairie et par la police, à l'instar des actions qui sont menées dans le quartier Oberkampf. Et, je suis

certain, qu'au vu des très nombreuses nuisances, personne ne souhaite que notre quartier devienne un nouvel Oberkampf.

L'existence d'une vie animée dans le quartier est plutôt une bonne chose, mais l'activité des bars devrait bien plus prendre en compte les riverains, en essayant de limiter les nuisances (notamment sonores). En particulier, il serait plus que normal que les bars encadrent mieux leur clientèle afin de réduire au maximum la gêne en semaine, avec une tolérance pour le week-end et éventuellement le jeudi soir. En effet, actuellement, un bruit très important est constaté tous les soirs jus-

qu'à 2 h du matin, sans action particulière pour réduire les nuisances.

Je pense que ce point va probablement faire l'objet d'actions des associations de riverains afin d'arriver à une cohabitation bien plus harmonieuse que la situation actuelle. »

Julien Givord

Faire Front, prendre Parti, ne pas confondre

« En parcourant le numéro d'octobre, j'ai remarqué quelques erreurs au

sujet du Front de gauche.

Dans le paragraphe consacré au PCF (p. 4), la question est plus précisément de savoir avec qui il fera une liste : avec le PS ou avec ses partenaires du Front de gauche (dont le Parti de gauche) ; à l'heure actuelle, les autres composantes du Front de gauche ont posé les bases d'une liste autonome, menée par Danielle Simonnet, mais continuent de proposer au Parti communiste de construire la liste ensemble.

Au sujet du local rue Doudeauville (p. 5), il s'agit de celui du Parti de gauche (PG) et non d'un local du Front de gauche. Le Parti de gauche est une des neuf organisations membres du Front de gauche, parmi d'autres (comme le PCF mais aussi la Gauche anticapitaliste qui, bien que plus petite, est bel et bien présente dans le 18e) et parmi des militants non-membres de partis.

Rien de forcément dramatique, mais ces quelques erreurs et inexactitudes obscurcissaient un peu ce qu'est le Front de gauche, ainsi que sa diversité (entre autres à Paris). »

Nicolas, un lecteur (presque) tout à fait impartial

Erratum

La signature a malencontreusement sauté dans notre dernier numéro pour l'article histoire sur la presse locale du 18e. Il devait, comme celui paraissant ce mois-ci, être signé par Dominique Delpirou.

PETITES ANNONCES

■ L'association **Abélia** propose des stages tous les week-ends au gymnase Pajol. Au programme : relaxation, abdos-périnée, jeux de voix, musique en signes, yoga. Contact : 06 62 27 97 80. Infos : www.abelia.asso.fr

■ La pratique du **yoga** a repris le jeudi de 18 à 19 h, au centre sportif Traëger, rue Boinod. La première pratique est gratuite. Rens : **Jardin des Grenades** 01 42 64 99 29.

n Entretenez votre forme physique ! Dans une ambiance conviviale, la **Gymnastique Volontaire** vous propose une gymnastique adaptée à tous ainsi que des randonnées pédestres. Rejoignez nous 6 rue Escargon Paris 18e. Tel 01 42 096 749.

■ **Café-Philo** de l'Est dimanche 24 novembre de 11 h à 13 h. Au café Les tramways de l'Est, métro Gare de l'Est, une discussion philosophique ouverte à tous. Pour vous inscrire : www.cafephilodelest.com ou téléphonez au 06 77 14 88 77

■ **Les Enfants de la Goutte d'Or** cherchent bénévoles, étudiants, oisifs, retraités, pour **accompagnement à la scolarité**. Horaires : CP à CM1 lundi, mardi, jeudi, vendredi de 16 à 18 h. CM2 et secondaire : du lundi au jeudi de 18 h 30 à 20 h. contact@egdo.fr ou 01 42 52 69 48.

■ Urgent. **Entraide amicale scolaire** cherche bénévoles, soutien scolaire enfants que parents ne peuvent aider, faute de connaissances. Un bénévole, un enfant, une heure par semaine au domicile de la famille. 01 42 23 06 91. Palmyre.vincent@entraidescolaireamicale.org

■ Au **Rendez-vous des seniors** cherche nouveaux adhérents pour nos ateliers : informatique, gym, relaxation, dessin, sorties culturelles, cuisine, tricot, intergénérationnel. Retrouvez-nous en toute convivialité, 67 bd Ney. 01 42 62 42 78.

■ **Cours de Tai Chi Chuan**. Professeur diplômée de la Fédération de Hong Kong. Mardi 12 h 15 à 13 h 15 et 18 h 20 à 19 h 20. Jeudi 8 h 30 à 9 h 30. Cours en petit groupe (cinq personnes maximum). Rue Championnet. 01 42 51 75 59 ou 06 75 31 60 67

TARIF DES PETITES ANNONCES :

- Gratuites pour les associations abonnées jusqu'à 240 signes. (Si l'association est abonnée sous le nom de son président, prière de nous le signaler.)
- Pour les autres annonceurs (particuliers, commerçants, associations non abonnées), 15 € jusqu'à 240 signes.
- Au delà de 240 signes et jusqu'à 480 signes, 15 € supplémentaires.

Au cœur du 18^e, un imprimeur près de chez vous !

promoprint
imprimerie reprographie

IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR/BLANC - MAC & PC

IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes, liasses, autocopiantes, têtes de lettre, affiches, etc.

REPROGRAPHIE
Manuels techniques, dossiers de presse, lettres d'informations, manuels de formation, thèses, mémoires, etc.

PROMOPRINT imprimerie - reprographie

79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

18e Lieux Le jardin sauvage Saint-Vincent

Reportage photo: Florence Delahaye



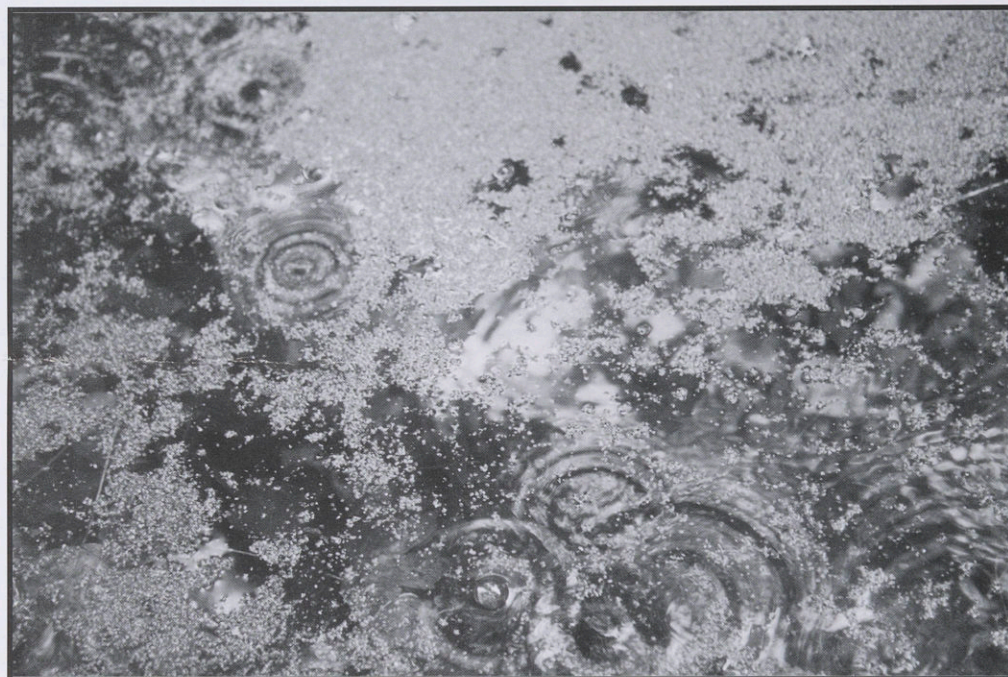
Regroupement de visiteurs autour des orties, lamiers et saponaires. Cette partie du jardin s'appelle « la friche ensoleillée », mais ce jour là...



L'iris des marais pousse à foison sur les bords de la mare. Il y côtoie la population des marais et le sureau qui se dresse à deux pas de là.



Un p'tit coin de parapluie dans un coin de paradis. Elle s'appelle Caroline et est venue en compagnie de quelques bambins de la Goutte d'Or.



Les lentilles d'eau qui ont entièrement recouvert la mare se jouent des gouttes de pluie. Et dissimulent les habitants du lieu: les tritons, les grenouilles rouges et les crapauds accoucheurs.

En ce jour de visite au jardin Saint Vincent, il a plu des cordes. Ça n'a pas empêché une trentaine de pèlerins de visiter cette réserve naturelle nichée à deux pas des vignes. Ici cohabitent 160 espèces de plantes et d'animaux. On y admire quelques arbres exotiques: un mûrier venu de Chine et un micocoulier endurent au changement climatique. Le vent et les oiseaux ont fait le reste: une friche formée d'un entrelacs d'orties, de graminées, bref tout ce qui peut attirer les papillons: le paon du jour notamment, ami de l'ortie. Les pariétaires, ces herbes qu'on dit fol-

les ou mauvaises, s'enracinent, entre les pierres des murs. Seule trace humaine, la mare artificielle qui abrite tritons, grenouilles et crapauds. Bonne nouvelle: les crapauds accoucheurs, les mâles, peuvent désormais aller déposer leurs œufs dans une autre mare, celle du jardin du musée de Montmartre, à peine séparé par un grillage, de Saint-Vincent. La mauvaise? Le jardin ferme maintenant pour l'hiver et ne rouvrira qu'en avril. Vivement le printemps!

Edith Canestrier

□ Jardin Saint-Vincent, 14 rue Saint-Vincent.



Un nichoir est suspendu à une branche de micocoulier de Virginie. Chaque année, un couple de mésanges bleues vient y nicher, dès le printemps.

18e Les gens

Bruno Lemesle est photographe et cinéaste. Portrait d'un amoureux de poésie, de musique, de voyages et... d'un petit coin de 18e.

La Goutte d'Or : une histoire d'amour

D'abord on ne voit que ça, l'anneau à l'oreille, et ce large bracelet de cuivre au poignet droit : une gueule de pirate. La cinquantaine sportive (boxe française et aviron). Et l'appareil photo à la ceinture au cas où... Bruno Lemesle est photographe et cinéaste.

Au téléphone, ça démarre sec, quand il annonce : « *Je sais exactement ce que je veux dire de mon travail.* »

Tout dire même, quand il débarque, deux volumes de poèmes de Blaise Cendrars sous le bras : référence affichée pour l'écrivain bourlingueur. Suivi d'un moment initiatique à l'écoute du chanteur Bernard Lavilliers.

Le goût de l'aventure donc et des mots qu'on jette comme on castagne.

Pourtant, Bruno Lemesle ne fait pas partie de ces photographes baroudeurs qui prennent le monde pour une cour de récré.

Cela fait trente ans désormais qu'il explore un rayon d'à peine 1 km² : la Goutte d'Or. Dont il dit : « *C'est mon seul port d'attache.* »

Fils de marin

Un terme de marine qui lui vient peut-être de l'enfance. Le père est marin embarqué sur des navires militaires. La famille Lemesle écume les ports : Lorient où leur fils est né, Rochefort, Toulon : « *Partout où je commençais à me fixer, c'était le départ, et quand tu es même, ce sont des arrachements car tu perds tous tes copains d'enfance.* »

Comme en écho, dans les 250 images de « *Salut Barbès !* », sa collection photographique, il est question d'arrachement. Celui qu'a engendré la rénovation de la Goutte d'Or à partir 188.

Sur les photos-documents, ce ne sont qu'immeubles et rues à terre, gravats, désolation. Et dans ses films, la violence des expulsions et le désarroi des habitants.

Le photographe archive dès les premiers bulldozers : « *Bien sûr, l'habitat était insalubre, et on ne souhaite à personne de vivre dans ces conditions-là. Mais je n'oublie pas que beaucoup de gens ont dû partir. La destruction du bâti, c'est très violent. Et si les habitants se sont tant battus, c'est pour rester, garder les racines qu'ils s'étaient constituées.* »

Bruno Lemesle s'est installé avec sa compagne à l'angle des rues Stephenson et Myrha en 1982. Il a vingt-deux ans. Auparavant, muni d'un BTS d'électronicien, il a tâté de « l'usine » : « *Une usine de haute technologie, mais une usine quand même où étaient testés les Mirages 2000.* »

Les cheveux sont longs, les convictions antimilitaristes : « *Je me retrouvais dans un paradoxe professionnel insupportable.* »

Les parents Lemesle avaient jeté l'ancre en 1969 avec leurs quatre enfants à Conflans-Sainte-



© Isabelle Eshraghi

Honorine. Dix ans plus tard, Bruno y vit en couple. Mais, l'horizon s'obscurcit. « *J'ai vu tous mes copains, l'entourage que j'avais réussi à reconstruire, se détruire avec l'arrivée de l'héroïne et le sida. Ça a été l'hécatombe. J'ai résisté à tout ça, je me suis isolé, et je me suis plongé dans la photo et le cinéma.* »

Il est temps de rompre : l'électronicien claque la porte. Cap sur la Goutte d'Or : « *Quand je suis arrivé, en passant devant l'actuel square Saïd Bouziri face à l'église Saint Bernard, j'étais fas-*

« Quand je suis arrivé à la Goutte d'Or, j'ai eu l'impression d'être au Maghreb, en Afrique, en voyage. »

ciné, j'avais l'impression d'être en Afrique, au Maghreb, de faire le voyage à travers le monde que je n'avais pas fait. »

La caméra porte-voix

Le jeune homme est venu rejoindre un collectif d'artistes impulsé par un comédien de théâtre, Pierre Attia : les ateliers « Tac-Tic », acronyme pour théâtre, acrobatie, cinéma, travail individuel et collectif. Le projet est soixante-huitard en diable : « *Utiliser la caméra comme porte-voix. Aller à la rencontre d'autres cultures, les laisser s'exprimer par le biais du cinéma et du théâtre. Et tout ça dans le désert culturel qu'était alors la Goutte d'Or.* »

Tac-Tic crée en 1984 le premier festival de la Goutte d'Or. Un deuxième l'année suivante. Mais en 1986, le troisième est interdit par la préfecture de police. Le collectif le déplace au Zénith et c'est le gouffre financier. Tac-Tic s'autodissout.

La même année, Bruno est devenu père, « *le déclic* » pour (et il fait le geste du bras) s'appli-

quer à marcher droit. S'ouvre alors une période prolifique où il suit et filme des troupes de théâtre, où il vit avec des cirques, et fait aussi le reporter télé.

Exit la Goutte d'Or ? : « *Non, quand je reviens à Paris, c'est toujours à la Goutte d'Or que je retourne.* » Il y photographie les habitants : artisans, portraits d'anciens, enfants de toutes les couleurs. La Goutte d'Or, cité idéale. Et peut-être même rêvée ? « *C'est une mini-planète. Tout est là. Plus de cinquante nationalités cohabitent et globalement, ça ne se passe pas si mal que ça.* »

Tout de même en 1996, il faut en partir : « *La propriétaire vendait l'appartement.* » Bruno déménage en famille au pied de la Butte.

Pas question pourtant de lâcher le quartier. « *En 2000, l'équipe de Daniel Vaillant m'a demandé d'animer un atelier photos avec les enfants*

de la maternelle de la rue Richomme. Un travail passionnant qui a duré six ans. »

Un quartier rebelle

On est en 2006 et « *C'est à partir de là que j'ai eu envie de synthétiser mon travail et de filmer.* »

Le tournage de *La Goutte d'Or - vivre ensemble* dure trois ans, « *autofinancé* », précise son réalisateur. Le montage est assuré par France Télévision en 2010 et le documentaire diffusé sur France 6.

Depuis 1987, date de son entrée comme reporter à Antenne 2, est venu le temps du voyage, de l'aventure, chers à ses modèles : Vietnam, Terre-Neuve, Cambodge, Amazonie, Guyane.

Et c'est comme un émerveillement qui parcourt tout un cycle de photos de voyages professionnels ou pas : ciels irradiés en pagaille, routes, chemins et sentiers qui invitent à prendre le large, vagues furibondes s'abattant sur les rivages. On est loin de la ville, loin de tout et on est même passé à la couleur.

Bruno Lemesle cite alors et avec gourmandise un vers de Blaise Cendrars : « *Quand on aime, il faut partir.* » On croit tenir la clé. On se trompe : « *Je n'ai pas fini de voyager et je n'ai pas fini non plus de revenir à la Goutte d'Or. C'est un quartier rebelle qui m'a séduit, un quartier "pirate". Et ça, ça correspond bien à mon tempérament.* » Nous y voilà !

Edith Canestrier

□ www.brunolemesle.book.fr
Bruno Lemesle est collaborateur du 18e du mois.

Exposition de photos extraites de « *Salut Barbès !* » et portraits des ouvriers qui ont œuvré à la construction du nouvel Institut des cultures d'islam, rue Stephenson. Du 28 novembre 2013 à mars 2014. ■